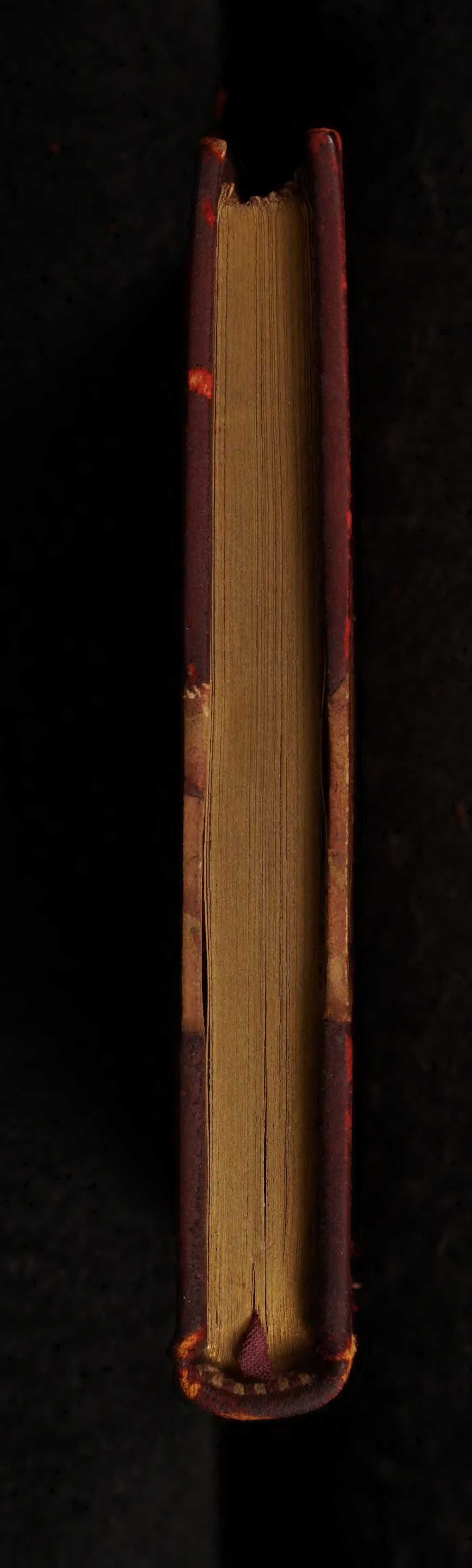


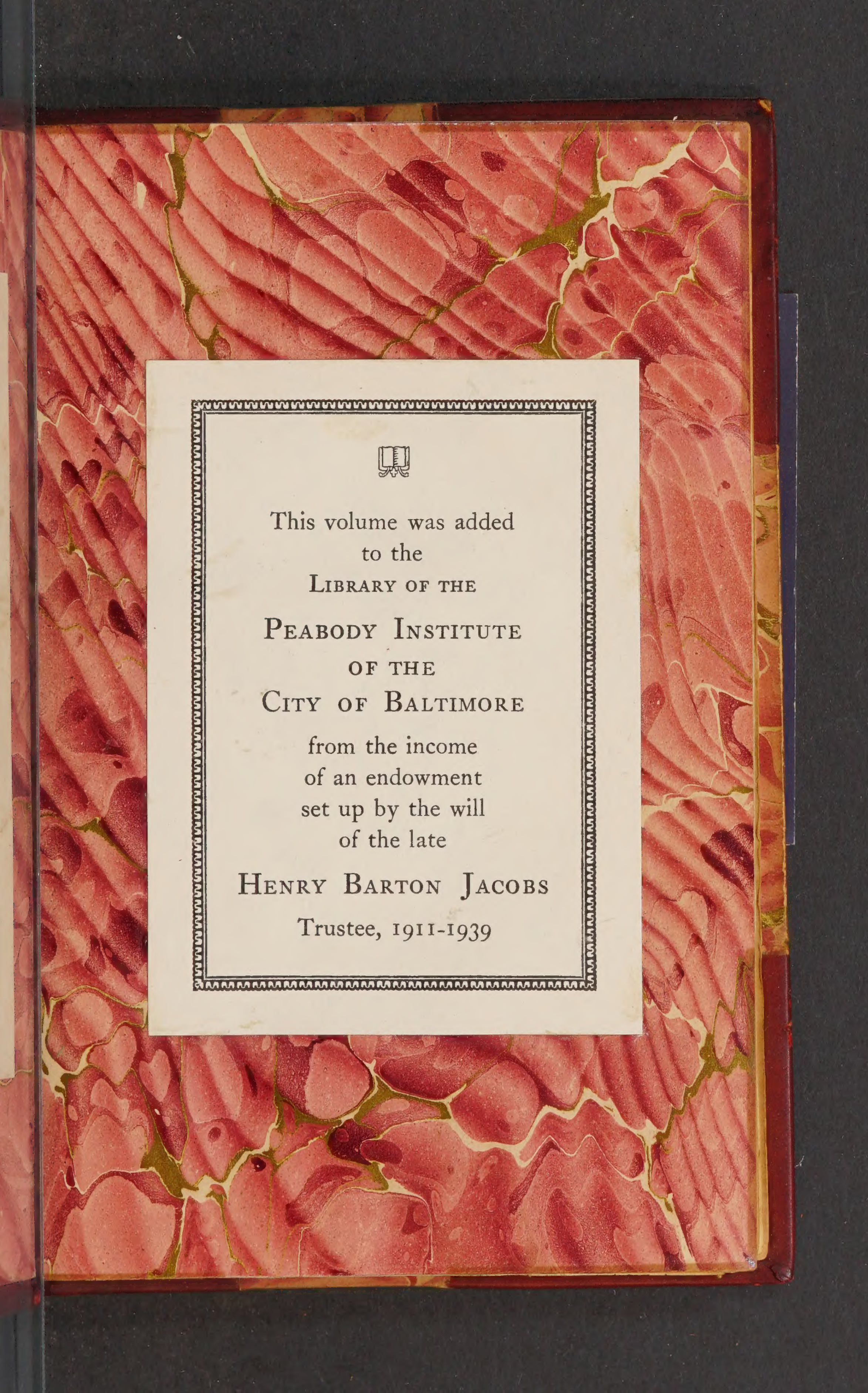

GIPHANTIE
LA HAYE
1761








BE
FAST
MEXBOROUGH.



[**Tiphaigne de La Roche** (Ch. Fr.)] Giphantie. 2 parts in one vol. 12mo. La Haye, *chez Daniel Monnier,* 1741. Handsome three-quarter calf, gilt back, gilt top, side margins untrimmed. *The Mexborough copy, in fine condition, and bound by* ZAEHNSDORF

"Tiphaine de la Roche donna pour titre à cet ouvrage son propre nom, ainsi anagrammatisé: *Giphantie.* Dans ce livre donc, au beau milieu d'un tohu-bohu saugrenu de prétendues merveilles, on trouve l'invention du *daguerréo-type* clairement indiquée; oui, le daguerréotype même, et, qui mieux est, le daguerréotype perfectionné, tel que nous l'aurons sans doute . . . enfin le daguerréotype reproduisant les couleurs aussi bien que les images."—FOURNIER, *Le Vieux-Neuf, t.* 1, Paris, 1877.

Above matter is mentioned in chapter xviii. of the first part of *Giphantie.*

GIPHANTIE.

PREMIÈRE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez DANIEL MONNIER,
M. DCC. LXI.

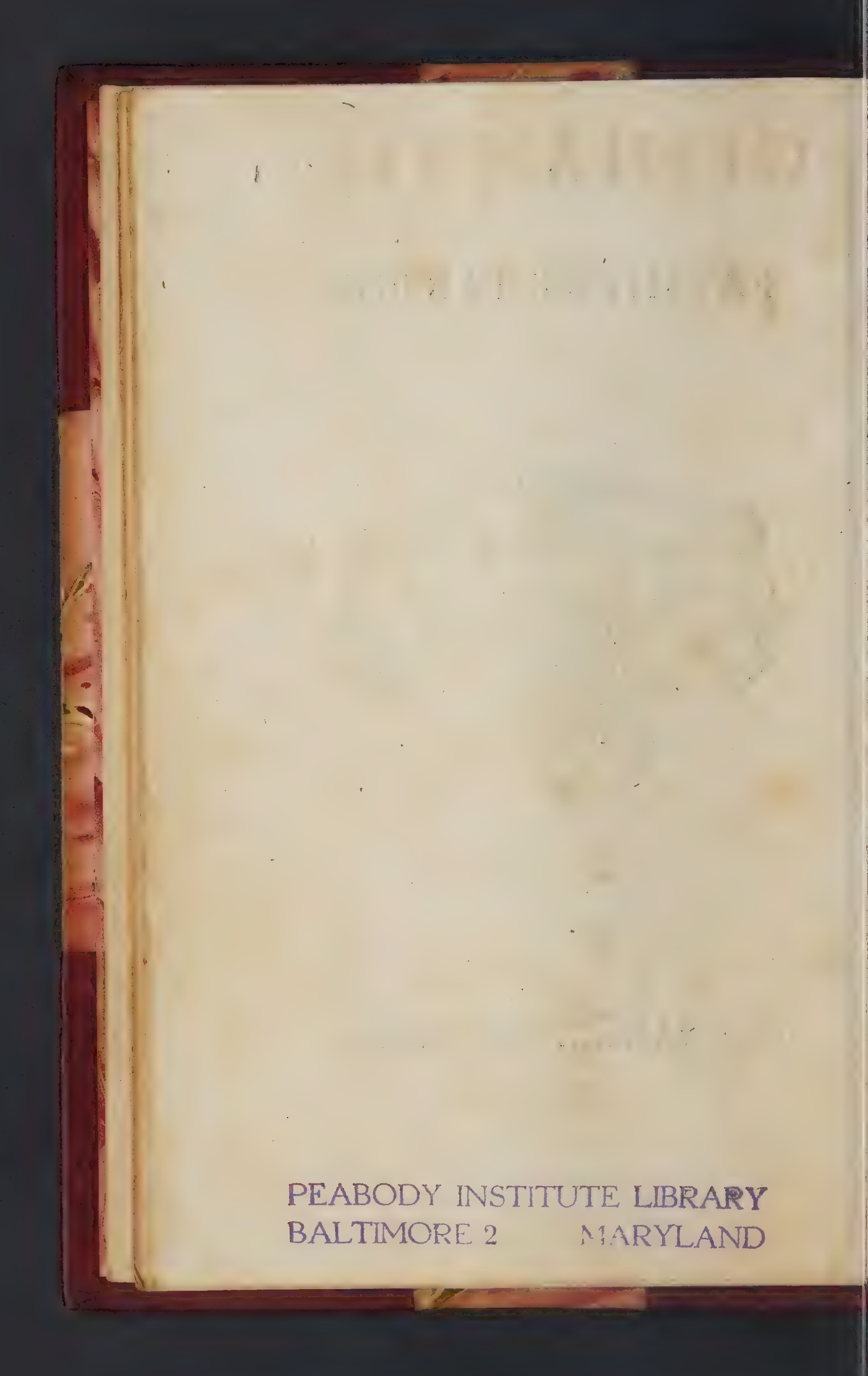


TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.



GI-



GIPHANTIE.

CHAPITRE PREMIER.

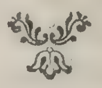
PRÉFACE.

JAMAIS perſonne n'eut plus de goût que moi pour voyager. Ayant regardé toute la terre comme ma patrie, & tous les hommes comme mes frères, je me ſuis fait un devoir de parcourir ma patrie, & de viſiter mes frères. J'ai marché ſur les ruines de l'ancien monde; j'ai contemplé les monuments de l'orgueil moderne: & j'ai pleuré ſur les uns & les autres, en voyant le temps qui dévore tout. J'ai ſouvent trouvé beaucoup d'extravagance parmi les nations qui paſſent pour les plus policées, & quelquefois beaucoup de raiſon parmi celles qui paſſent pour les plus ſauvages. J'ai vu la vertu af-

ſermir de petits états, & le vice ébranler de grands empires, tandis qu'une politique imprudente s'attachoit à enrichir les peuples, ſans s'occuper à les rendre vertueux.

Enfin, après avoir parcouru toute la terre, & viſité toutes les nations, je ne me ſuis point trouvé dédommagé de mes fatigues. Je viens de revoir les mémoires que j'avois dreſſés ſur les différents peuples, leurs préjugés, leurs mœurs, leur politique, leurs loix, leur religion, leur hiſtoire; & je les ai jettés au feu. C'eſt bien la peine, ai-je dit, de tenir regiſtre de ces mélanges monſtrueux d'humanité & de barbarie, de grandeur & de baſſeſſe, de raiſon & de folie.

Le ſeul morceau que j'aie conſervé, eſt celui que je publie. S'il n'a point d'autre mérite, il a ſurement celui d'être bien extraordinaire.



CHA-

CHAPITRE II.

L'OURAGAN.

J'Etois ſur les frontières de la Guinée, du côté des déſerts qui la terminent vers le nord; & je conſidérois cette vaſte ſolitude, dont l'image ſeule effraye l'ame la plus forte. Tout-à-coup il me prit le déſir le plus ardent de pénétrer dans ces déſerts, & de voir juſqu'où la nature ſe refuſoit aux hommes. Peut-être, diſois-je, y a-t-il au milieu de ces plaines brulantes quelque canton fertile ignoré du reſte de la terre; peut-être y trouverai-je des hommes, que le commerce des autres n'a ni polis, ni corrumpus.

En vain je me repréſentai les dangers où m'expoſoit une pareille entrepriſe, & même la mort preſque certaine qui y étoit attachée; jamais cette idée ne put ſortir de mon eſprit. Un jour d'hiver (car c'étoit au temps de la canicule) le vent étant ſud-oueſt, le ciel couvert, & l'air tempéré, pour-

vu de quelques tablettes pour appaiſer la faim & la ſoif, d'un maſque de verre pour préſerver les yeux des nuages de ſables, & d'une bouſſole pour me guider, je ſortis des frontières de la Guinée, & j'avançai dans les déſerts.

Je marchai deux jours entiers ſans rien voir d'extraordinaire : au commencement du troiſième, je n'apperçus plus autour de moi que quelques arbuſtes preſque ſans ſéve, & des touffes de jonc, dont la plupart étoient deſſéchés par l'ardeur du ſoleil. Ce ſont les dernières productions que la nature tire de ces régions arides; c'eſt là que s'arrête ſa fécondité ; la vie n'a pu s'étendre plus loin dans ces affreuſes ſolitudes.

Je continuai ma route: & j'avois à peine marché deux heures ſur un terrain ſablonneux, où l'œil ne trouve pour repos que des rochers épars, que le vent, devenu plus fort, commença d'agiter la ſuperficie des ſables. D'abord, ces ſables ne firent que ſe jouer au pied des rochers, & former de petits flots qui ſe balançoient légèrement

rement ſur la pleine. Telles on voit des vagues naître & rouler avec aiſance ſur la ſurface des eaux, quand la mer commence à ſe froncer à l'approche d'une tempête. Bientôt ces flots groſſirent, ſe heurtèrent, ſe brouillèrent; & j'eſſuyai le plus terribles des ouragans.

Souvent il ſe formoit des tourbillons qui rapprochoient les ſables, les faiſoient tourner rapidement, & les élevoient à perte de vue en ſifflant horriblement. L'inſtant d'après, ces ſables, abandonnés à eux-mêmes, retomboient en droite ligne, & formoient des montagnes. Des nuages de pouſſière ſe méloient aux nuages de l'atmoſphère; le ciel & la terre ſembloient ſe confondre. Quelquefois l'épaiſſeur des tourbillons me déroboit entièrement la lumière du jour: & d'autres fois, des ſables rouges & tranſparents éclatoient au loin; l'air paroiſſoit enflammé, & le ciel ſembloit ſe diſſoudre en étincelles.

Cependant, tantôt élevé dans les airs par un coup de vent, & tantôt précipité par mon propre poids, je

me trouvois quelquefois dans les nuages de poussière, & quelquefois dans des abîmes. A chaque instant, j'aurois dû être enseveli, ou brisé. On sçaura bientôt quel être bienfaisant veilloit à ma sureté.

Ce terrible ouragan cessa avec le jour; la nuit fut calme: &, la lassitude l'emportant sur la frayeur, je m'assoupis.



CHAPITRE III.

BELLE VUE.

LE ſoleil n'étoit pas encore levé lorſque je m'éveillai : mais ſes premiers rayons blanchiſſoient l'orient, & on commençoit à pouvoir diſcerner les objets. Le ſommeil avoit reparé mes forces & calmé mes eſprits : à mon réveil, le trouble rentra dans mon cœur, & l'image de la mort s'offrit de nouveau à mon ame allarmée.

J'étois ſur un rocher élevé, d'où je pouvois découvrir les environs. Je jettai, en frémiſſant, un coup d'œil ſur cette plage aride & ſablonneuſe, où je croyois devoir trouver mon tombeau. Quelle fut ma ſurpriſe, quand, du côté du nord, j'apperçus une plaine unie, vaſte, & féconde! En un inſtant, je franchis l'intervalle, ſouvent ſi long, qui ſépare la plus grande triſteſſe de la plus grande joie ; la nature prit une nouvelle face pour moi ;

& le coup d'œil affreux de tant de rochers, jettés confusément dans les sables, ne servit qu'à rendre plus touchant & plus agréable l'aspect de cette plaine délicieuse où j'allois entrer. O nature! que tes distributions sont admirables! & que les scènes variées que tu nous offres sont sagemens conduites!

Les plantes, qui croissent sur le bord de cette plaine, sont fort petites; le terroir ne fournit pas encore assez de suç: mais, à mesure qu'on avance, la végétation se ranime, & leur donne plus de volume & de hauteur. Bientôt on rencontre des arbrisseaux, sous lesquels on peut marcher à couvert: & l'on trouve enfin des arbres aussi anciens que la terre, qui élèvent leurs têtes jusqu'aux nues. Ainsi se forme un amphithéâtre immense qui se déploie majestueusement aux yeux du voyageur, & lui annonce qu'une telle demeure n'est point faite pour des mortels.

Tout me parut nouveau dans cette terre inconnue; tout me jettoit dans l'étonnement. Des productions de la

nature que mes yeux parcouroient avidement, aucune ne reſſembloit à celles qu'on voit partout ailleurs. Arbres, plantes, inſectes, reptiles, poiſſons, oiſeaux, tout étoit d'une conformation extraordinaire, & en même temps élégante & variés à l'infini. Mais ce qui me cauſoit le plus d'admiration, c'eſt qu'une ſenſibilité univerſelle, revêtue de toutes les formes imaginables, vivifioit les corps qui paroiſſent en être le moins ſuſceptibles : juſqu'aux plantes, tout donnoit des marques de ſentiment.

J'avançois lentement dans ce ſéjour enchanté. Une fraîcheur délicieuſe ténoit mes ſens ouverts à la volupté ; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois; mon cœur treſſailloit avec une force in accoutumée; & la joie éclairoit mon ame dans ſes plus ſombres profondeurs.





CHAPITRE IV.

LA VOIX.

UNE choſe me ſurprénoit : je ne voyois point d'habitans dans ces jardins de délices. Je ne ſçais combien d'idées m'agitoient l'eſprit à cette occaſion, lorſqu'une Voix vint frapper mes oreilles. Arrête, me dit-on : regarde fixement devant toi ; & vois celui qui t'a inſpiré d'entreprendre le voyage périlleux que tu viens de faire. Tout ému, je regardai longtemps ſans rien voir : enfin j'apperçus une ſorte de tache, une ſorte d'ombre fixée dans l'air à quelques pas de moi. Telle une eau trouble trompe l'eſpoir de la bergère qui vient la conſulter, & ne lui rend qu'une image confuſe de ſes attraits. Je continuai de fixer des regards plus attentifs ; & je crus diſcerner une forme humaine, & reconnoître une phyſionomie ſi douce & ſi prévenante, que, loin de m'effrayer,

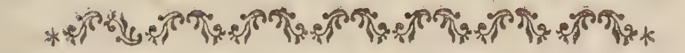
frayer, cette rencontre fut pour moi un nouveau motif de joie.

Je ſuis le préfet de cette iſle, reprit l'ombre bienfaiſante. Ton penchant pour la philoſophie m'a prévenu en ta faveur : je t'ai ſuivi dans la route que tu viens de faire : je t'ai défendu contre l'ouragan. Je veux maintenant te faire voir les raretés qui ſe trouvent ici ; après quoi, j'aurai ſoin de te rendre à ta patrie.

Cette ſolitude qui t'enchante s'élève au milieu d'une mer orageuſe de ſables mouvants, c'eſt une iſle environnée de déſerts inacceſſibles, qu'aucun mortel ne ſçauroit franchir ſans un ſecours plus qu'humain. Son nom eſt GIPHANTIE. Elle fut donnée aux eſprits élémentaires, un jour avant que le jardin d'Eden fût aſſigné au père du genre humain. Non pas que ces eſprits paſſent ici leur temps dans le repos & l'oiſiveté. Que feriez-vous, foibles mortels, ſi, répandus dans l'air, dans l'eau, dans les entrailles de la terre, dans la ſphère du feu, ils ne veilloient ſans ceſſe à votre ſureté ? Sans nos ſoins, les éléments déchaînés

nés auroient, depuis longtemps, effacé jusqu'aux derniers vestiges du genre humain. Que ne pouvons-nous vous préserver entièrement de leurs efforts déréglés! Hélas! notre pouvoir ne s'étend pas si loin: nous ne pouvons vous mettre entièrement à couvert des maux qui vous environnent: nous empêchons seulement qu'ils ne vous accablent. C'est ici que les esprits élémentaires viennent se reposer de leurs fatigues; c'est ici que se tiennent leurs assemblées, & que se concertent les mesures les plus justes pour l'administrations des éléments.





CHAPITRE V.

LE CONTRE-SENS.

DE tous les pays du monde, ajouta l'eſprit élémentaire, Giphantie eſt le ſeul où la nature conſerve encore ſon énergie primitive. Sans ceſſe elle y travaille à augmenter les nombreuſes familles des végétaux & des animaux, & à donner de nouvelles eſpèces. Elle organiſe tout avec une admirable intelligence; mais elle ne réuſſit pas toujours à perpétuer tout. Le méchaniſme de la propagation eſt le chef-d'œuvre de ſa ſageſſe: quelquefois elle le manque, & ſes productions rentrent pour jamais dans le néant. Nous ménageons, avec toutes les précautions dont nous ſommes capables, celles qui ſe trouvent aſſez parfaitement organiſées pour pouvoir ſe reproduire; &, dans la ſuite, nous avons ſoin de les diſtribuer ſur la terre.

Un naturaliſte s'étonne quelquefois de

de trouver des corps naturels, qu'aucun autre avant lui n'avoit remarqués : c'eſt que nous en avons pourvu la terre depuis peu, & c'eſt ce qu'il n'a garde de ſoupçonner.

Quelquefois auſſi ces corps expatriés, ne trouvant point de climat qui leur ſoit parfaitement analogue, dépériſſent inſenſiblement, & l'eſpèce vient à manquer. Telles ſont ces productions dont parlent les anciens, & que les modernes ſe plaignent de ne trouver nulle part.

Telle eſpèce de plante ſubſiſte encore, mais languit depuis pluſieurs ſiècles, perd ſes qualités, & trompe le médecin, qui tout les jours manque ſon objet. On accuſe l'art; on ne ſçait pas que c'eſt la faute de la nature.

J'ai actuellement une collection de nouveaux ſimples de la plus grande vertu : & j'en aurois déjà fait part aux hommes, ſi de fortes raiſons ne m'euſſent porté à différer.

Par exemple, j'ai une plante ſouveraine pour fixer l'eſprit humain, & qui donneroit de la conſtance, même aux

aux Babyloniens : mais, depuis cinquante ans que j'obſerve ſoigneuſement Babylone, je n'ai pas trouvé un ſeul moment où les penchants, les uſages, les mœurs, valuſſent la peine d'être fixés.

J'en ai une autre, admirable pour réprimer les ſaillies, quelquefois trop vives, de l'eſprit d'invention : mais tu ſçais combien aujourd'hui cet excès eſt rare : jamais on n'imagine moins. On croiroit que tout eſt dit, & qu'il ne reſte plus qu'à donner aux choſes le ton du ſiècle & un habit à la mode.

J'ai une racine qui, à coup ſûr, adouciroit l'aigreur des gens de lettres qui ſe critiquent : mais j'obſerve que, ſans leur acharnement à ſe déchirer, perſonne ne s'intéreſſeroit à leurs querelles. On aime à les voir avilir la littérature, & ſe déshonorer mutuellement. Je laiſſe la malignité des lecteurs ſe faire un jeu de la malignité des auteurs.

Au ſurplus, ne t'imagine pas que la nature ſe repoſe en aucun lieu de la terre : elle travaille avec effort dans les eſpaces même infiniment petits, où l'œil

l'œil ne ſçauroit atteindre. A Giphantie, elle arrange la matière ſur des plans extraordinaires, & tend ſans ceſſe à donner du neuf : partout ailleurs elle repaſſe inceſſamment ſur les mêmes traces & ſe répète ſans fin, mais toujours en s'efforçant de porter ſes ouvrages à un point de perfection où elle n'arrive jamais. Ces fleurs qui vous frappent ſi agréablement la vue, elle tend encore à les rendre plus éclatantes. Ces animaux qui vous ſemblent ſi adroits, elle tend encore à les rendre plus induſtrieux. L'homme enfin qui vous ſemble ſi fort au-deſſus du reſte, elle tend encore à le rendre plus parfait ; & c'eſt à quoi elle réuſſit le moins.

On diroit, en effet, que le genre humain fait tout ce qui dépend de lui pour reſter bien au-deſſous du degré où la nature veut l'élever ; & les plus heureuſes diſpoſitions qu'elle lui donne pour le bien, il ne manque preſque jamais de les tourner au mal. A Babylone, par exemple, la nature a jetté dans les eſprits un fonds d'agrément inépuiſable. Son but étoit mani-

nifeſtement de former le peuple le plus aimable de la terre. Il étoit fait pour égayer la raiſon, extirper les épines dont les approches des ſciences ſont hériſſées, adoucir l'auſtérité de la ſageſſe, &, s'il ſe peut, embellir la vertu. Tu le ſçais: les graces qu'il auroit dû répandre ſur ces objets, il les a détournées de leur deſtination; il en a revêtu la frivolité & le déſordre. Entre les mains des Babyloniens, le vice perd tout ce qu'il a de révoltant. Voyez, dans leurs manières, leurs diſcours, leurs écrits, avec quelle diſcrétion il ſe dévoile, avec quel art il intéreſſe, avec quelle adreſſe il s'inſinue: vous n'y avez pas encore penſé, & il s'eſt établi dans votre cœur. Celui même qui, par état, élève ſa voix pour le combattre, n'ôſe le montrer dans toute ſa difformité: il ſe proposeroit de l'excuſer, qu'il ne le peindroit pas avec plus de ménagement. Nulle part enfin le crime ne paroît moins crime qu'à Babylone. Juſqu'aux dénominations, tout eſt changé, tout eſt adouci. Les gens comme il faut, les honnêtes gens ſont aujourd'hui des

hommes à la mode, dont l'extérieur n'a rien que d'engageant, & l'intérieur rien que de corrumpu : la bonne compagnie n'eſt point celle où ſe trouve le plus de gens vertueux, mais où l'on excelle à pallier le vice. Celui que les ſecouſſes de la fortune ne peuvent ébranler, vous l'appelleriez eſprit fort; & vous parleriez improprement : on ne nomme ainſi que celui qui brave la providence. A l'irréligion la plus complette on donne le nom de liberté de penſer; au blaſphême, celui de hardieſſe ; aux excès les plus honteux, celui de galanterie. C'eſt ainſi qu'avec ce qu'il falloit pour devenir le modèle de toutes les nations, les Babyloniens (pour ne rien dire de plus fort) ſont devenus des libertins de l'eſpèce la plus ſéduiſante & la plus dangereuſe.



CHA-

CHAPITRE VI.

LES APPARITIONS.

JE reviens aux esprits élémentaires, poursuivit le préfet de Giphantie. Le séjour continuel qu'il font dans l'air, toujours chargé de vapeurs & d'exhalaisons; dans l'eau toujours chargée de sels & de terres; dans le feu, presque sans cesse occupé au tour de mille corps hétérogènes; dans la terre, où tous les autres éléments s'insinuent & se confondent: ce séjour, dis-je, dégrade peu-à-peu l'essence pure de ces esprits, dont la nature primitive est d'être (quant à leur substance matérielle) tout feu ou tout autre élément sans mêlange. Cette dégradation a été quelquefois si loin, que, par la mixtion des différens éléments, ces esprits ont acquis assez de consistance pour être apperçus. Les hommes en ont vu dans le feu, & les ont appel-

lées Salamandres & Cyclopes: ils en ont vu dans l'air, & les ont appellés Sylphes, Zéphyrs, Aquilons: ils en ont vu dans l'eau, & les ont appellés Nymphes, Naïades, Néréides, Tritons: ils en ont vu dans les cavernes, les solitudes, les forêts, & les ont appellés Gnomes, Sylvains, Faunes, Satyres, &c.

De l'étonnement que ces apparitions leur causèrent, les hommes tombèrent dans la crainte, & de la crainte dans la superstition. Ils élevèrent à ces êtres, créés comme eux, des autels, qui n'étoient dûs qu'au créateur. Bientôt, leur imagination enchérissant sur ce qu'ils avoient vu, ils se formèrent une hiérarchie de divinités chimériques. Le soleil leur parut un char lumineux, qu'Apollon conduisoit dans les plaines célestes; le tonnerre, un trait de feu dont Jupiter menaçoit les têtes coupables; la mer, un vaste empire où Neptune gourmandoit les flots; les entrailles de la terre, un séjour ténébreux où Pluton donnoit des loix aux ombres pâles & craintives: en un

mot,

mot, ils remplirent le monde de dieux & de déeſſes. La terre elle-même devint une divinité.

Dèsque les eſprits élémentaires s'aperçurent combien leurs apparitions étoient capables d'induire les hommes en erreur, ils prirent des meſures pour ne plus devenir viſibles : ils imaginèrent une eſpèce de filtre, une ſorte de filière, ou de temps en temps ils viennent dépoſer ce qu'ils ont d'étranger à leur ſubſtance. Depuis ce temps, jamais œil mortel n'a vu la moindre trace de ces eſprits.



CHAPITRE VII.

LES SURFACES.

CEPENDANT le préfet de Giphantie avançoit, & je le ſuivois tout étonné & tout penſif. En ſortant de l'épaiſſeur du bois, nous nous trouvâmes en face d'un petit coteau, au pied duquel s'élevoit une colomne creuſe, & groſſe à proportion de ſa hauteur, qui alloit à plus de cent pieds. Je vis ſortir du haut de cette colomne des vapeurs aſſez ſemblables à ces exhalaiſons que les chaleurs de l'été élèvent de la terre en ſi grande abondance, qu'elles deviennent ſenſibles. De la même colomne je voyois ſortir & ſe diſperſer dans l'air certaines formes humaines, certains ſimulacres plus légers encore que les vapeurs qui les emportoient.

Voici, dit le préfet, la filière des eſprits élémentaires. Cette colomne eſt remplie de quatre eſſences, dont cha-

chacune a été extraite de chaque élément. Les eſprits s'y plongent; &, par uue méchanique qu'il ſeroit trop long d'expliquer , y dépoſent toute ſubſtance étrangère. Ces ſimulacres, que tu vois ſortir de la colomne, ne ſont autre choſe que les dépouilles des eſprits, c'eſt-à-dire, des ſurfaces très-minces qui les environnoient & tendoient à les rendre viſibles. Ces dépouilles tiennent des différentes qualités des eſprits qui excellent plus ou moins à certains égards, comme les phyſionomies tiennent des caractères des hommes qui varient à l'infini. Ainſi, il eſt des ſimulacres ou des ſurfaces de ſcience, d'érudition, de prudence, de ſageſſe, &c.

Les hommes s'en revêtent ſouvent, & ce ſont comme des maſques qui les font paroître tout autres qu'ils ne ſont. De-là vient que vous trouvez à chaque pas l'apparence de tous les bien de toutes les qualités de toutes les vertus, quoique vous n'en trouviez le fonds preſque nulle part.

A Babylone ſurtout, les ſimulacres ſont ſingulièrement en eſtime: tout y

vise à l'apparence. Un Babylonien aimeroit mieux n'être rien & paroître tout, que d'être tout & ne paroître rien. Aussi vous ne voyez que surfaces de toutes parts, & dans tous les genres.

Surface de modestie, la seule chose qui soit nécessaire à une Babylonienne : on l'appelle décence.

Surface d'amitié, au moyen de laquelle Babylone ne semble habitée que par une seule famille. L'amitié est comme un lien très-fort, formé d'un assemblage de filets très-foibles. Un Babylonien ne tient à personne par le lien ; mais il tient à chacun de ses concitoyens par un filet.

Surface de piété, autrefois fort en usage & d'une grande influence, aujourd'hui totalement en discrédit. Elle donne aux gens un certain air gothique, tout-à-fait risible aux yeux des modernes. On ne la trouve plus que chez un petit nombre de personnes attachées à de vieux dévots, & chez une classe des gens qui, par état, ne peuvent s'en dépouiller, quelque désir qu'ils en aient.

Sur-

Surface d'opulence ; l'une des choſes qui frappe le plus à Babylone. Voyez, dans les temples, dans les aſſemblées, aux promenades, cet air d'aiſance, ces pères de famille ſi étoffés, ces femmes ſi parées, ces enfants ſi élégants, ſi vifs, & qui promettent tant d'être un jour auſſi frivoles que leurs pères : ſuivez-les chez eux ; des meubles du meilleur goût, des appartements commodes, des maiſons qui ſemblent de petits palais, tout continue de vous anoncer l'opulence. Mais n'allez pas plus loin : ſi vous approfondiſſez, vous trouverez des familles dans la détreſſe, & des cœurs pleins de ſouci.

Surface de probité, à l'uſage des politiques & de ceux qui ſe mêlent de gouverner les autres. Ces grands hommes ne peuvent pas être auſſi honnêtes gens que le petit peuple; ils ont certaines maximes dont ils croient eſſentiel de ne jamais s'écarter, & dont il n'eſt pas moins eſſentiel qu'ils paroiſſent extrêmement éloignés.

Surface de patriotiſme, dont il y a longtemps que le fonds s'eſt évanoui.

Il faut bien diſtinguer, dans la conduite des Babyloniens, la théorie de la pratique. La théorie roule toute entière ſur le patriotiſme. Bien public, intérêt de la nation, gloire du nom Babylonien, propos de théorie que tout cela. La pratique a pour pivot l'intérêt perſonnel. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'à cet égard les Babyloniens ont été longtemps dupes les uns des autres. Chacun ſentoit bien que la patrie le touchoit peu : mais il en entendoit parler ſi ſouvent & ſi affectueuſement aux autres, qu'il ſe perſuadoit qu'il exiſtoit encore de vrais patriotes. Maintenant ils ouvrent les yeux, & voient que tous ſe valent bien.



CHAPITRE VIII.

LE GLOBE.

TEL eſt le ſort des eſprits élémentaires, continua le préfet de Giphantie. A peine ſortis de la colomne probatique où ils ſont purifiés, ils retournent à leurs travaux ordinaires: & pour voir où leur préſence eſt le plus néceſſaire, & où les hommes ont le plus beſoin de leurs ſecours, au ſortir de la colomne, ils montent ſur ce coteau. Là, par un méchaniſme auquel toute l'intelligence des eſprits eut peine à ſuffire, on voit & l'on entend ce qui ſe paſſe dans toutes les contrées du monde. Tu vas t'en aſſurer par toi-même.

De chaque côté de la colomne, eſt un grand eſcalier de plus de deux cent degrés, qui conduit à la cîme du coteau. Nous montâmes; & nous étions à peine au milieu, lorſque mes oreilles furent frappées d'un bourdonnement

ment importun, qui augmentoit à mesure que nous avancions. Parvenu à une plate-forme qui termine le coteau, la première chose qui fixa mes yeux, fut un Globe d'un diamétre considérable. De ce Globe, procédoit le bruit que j'entendois. De loin; c'étoit un bourdonnement; de près, c'étoit un effroyable tintamarre, formé d'un assemblage confus de cris de joie, de cris de désespoir, de cris de frayeur, de plaintes, de chants, de murmures, d'acclamations, de ris, de gémissements, de tout ce qui annonce l'abattement immodéré & la joie folle des hommes.

De petits canaux imperceptibles, reprit le préfet, viennent, de chaque point de la superficie de la terre, aboutir à ce Globe. Son intérieur est organisé de manière que l'émotion de l'air qui se propage par les tuyaux imperceptibles, & s'affoiblit à la longue, reprend de l'énergie à l'entrée du Globe, & redevient sensible. De-là, ces bruits, ce tintamarre, ce chaos. Mais à quoi serviroient ces sons confus, si l'on n'avoit pas trouvé le moyen de les

lès difcerner? Vois l'image de la terre peinte fur ce Globe; ces ifles, ces continents, ces mers qui embraffent, lient & féparent tout. Reconnois-tu l'Europe, cette partie de la terre qui a caufé tant de malheurs aux trois autres? l'Afrique brûlante, où les arts & les befoins qui les fuivent n'ont jamais pénétré? l'Afie, dont le luxe, en paffant chez les nations Européennes, a fait tant de bien, felon les uns, & tant de mal, felon les autres? l'Amérique, encore teinte du fang de fes malheureux habitants, que des hommes d'une religion pleine de douceur font venus convertir & égorger? Remarque tel point de ce Globe qu'il te plaira: En y pofant la pointe de la baguette que je te mets aux mains, & portant l'autre extrémité à ton oreille, tu vas entendre diftinctement tout ce qui fe dit dans l'endroit correfpondant de la terre.



CHA-



CHAPITRE IX.

LES PROPOS.

SURPRIS de ce prodige, je mis la pointe de la baguette ſur Babylone, je prêtai l'oreille, & j'entendis ce qui ſuit.....

„ Puiſque vous me conſultez ſur cet „ écrit, je vous en dirai naïvement „ mon avis. Je le trouve ſage, & de „ beaucoup trop. Quoi! pas un mot „ contre le gouvernement, contre „ les mœurs, contre la religion! Qui „ vous lira? Si vous ſçaviez combien „ on eſt las d'hiſtoire, de morale, de „ philoſophie, de vers, de proſe, de „ tout! Tout le monde s'eſt mis à é- „ crire; & vous trouverez plus aiſé- „ ment un auteur qu'un lecteur. Com- „ ment percer la foule? Comment s'at- „ tirer l'attention, ſi ce n'eſt par ces „ traits lancés, à propos ou non, con- „ tre les gens en place; par ces dé- „ bauches d'imagination propres à ré-

„ veiller

„ veiller le gout des plaiſirs, que l'a-
„ bus a émouſſé ; par ces petits ar-
„ gument qui, maniés & remaniés
„ en mille manières, plaiſent toujours,
„ parce qu'ils attaquent ce que nous
„ craignons? Voilà, ſelon moi, l'u-
„ nique route qui s'offre à un écrivain
„ qui a quelques prétentions à la re-
„ nommée. Voyez nos philoſophes:
„ quand ils réfléchiſſent ſur la nature
„ de l'ame, par exemple, ils tom-
„ bent dans un doute dont toute leur
„ raiſon ne ſçauroit les faire ſortir.
„ Viennent-ils à écrire? ils tranchent
„ la difficulté, & l'ame eſt mortelle.
„ S'ils le diſent ainſi, ce n'eſt pas
„ qu'ils en ſoient intérieurement per-
„ ſuadés, c'eſt qu'ils veulent écrire,
„ & écrire des choſes qui ſe faſſent
„ lire. Encore, ſi vous vous étiez
„ fait quelques partiſans; ſi vous étiez
„ de quelqu'une de ces cotteries, où
„ l'encenſoir paſſe de main en main,
„ & où chacun, à ſon tour, eſt l'i-
„ dole! Mais non; vous êtes, au mi-
„ lieu des cabales littéraires, comme
„ un théologien qui prétendroit n'être
„ ni janſéniſte, ni moliniſte. Qui
„ vou-

„ voulez-vous qui ſe charge de vos
„ intérêts? Qui vous prônera? Qui
„ accoutumera les yeux à voir votre
„ nom parmi ceux que nous reſpec-
„ tons "?

J"appuyai la pointe de la baguette une demie-ligne plus bas ; & j'entendis probablement un partiſan qui jettoit ſes calculs ſur le peuple.

„ N'eſt-il pas vrai, diſoit-il, que,
„ dans le beſoin de l'état, chacun
„ doit contribuer à proportion de ſon
„ bien, déduction faite des dépen-
„ ſes qu'il eſt tenu de faire? N'eſt-
„ il pas vrai encore qu'un très-petit
„ homme dépenſe moins en habille-
„ lements qu'un autre de très-grande
„ taille? N'eſt-il pas vrai, enfin, que
„ cette différence de dépenſe eſt très-
„ conſidérable, puiſqu'il faut aujour-
„ d'hui des habits d'été, des habits
„ d'hiver, des habits de printemps,
„ des habits d'automne, des habits
„ de campagne, des habits de chaſ-
„ ſe, & je ne ſçais combien d'au-
„ tres? On en auroit auſſi du matin
„ & du ſoir ; mais on ne connoît
„ point de matin à Babylone. Je
„ vou-

„ voudrois donc que, la toiſe à la „ main, on fît contribuer les ſujets „ de Sa Majeſté; & que chacun payât „ en raiſon renverſée de ſa hauteur.... „ Autre conſidération du même poids. „ On a parlé de mettre un impôt „ ſur les célibataires; on n'y penſoit „ pas. C'eſt chez ceux qui ſont aſſez „ riches pour ſe marier, & ſur-tout „ chez ceux d'entreux qui ſont aſſez „ riches pour s'expoſer à avoir des en- „ fants, qu'il faut chercher de l'argent. „ Ainſi, il faudroit taxer les pères de „ famille en raiſon compoſée du mon- „ tant de leur capitation & du nom- „ bre de leurs enfants. J'ai dans mon „ porte-feuille je ne ſçais combien de „ projets qui valent ceux-là, & que „ j'ai imaginés le plus heureuſement „ du monde. Chacun a ſon talent; „ voilà le mien: & l'on ſçait combien „ il eſt à priſer aujourd'hui ".

A peu de diſtance, un grammairien faiſoit ſes obſervations. „ On parle „ trois langues à Babylone, diſoit-il; „ celle du petit peuple, celle du pe- „ tit-maître, celle des honnêtes gens. „ La première ſert à dire, d'une ma-

„ nière dégoûtante, des choses qui „ révoltent. Avec tout le discernement dont ils se flattent, des auteurs ont écrit en cette langue; & „ les Babyloniens, avec toute leur délicatesse, les ont lus avidement. La „ seconde est formée de certains tissus de mots imaginés pour suppléer „ aux choses. Vous parlerez ce langage un jour entier; &, à la fin, „ il se trouvera que vous n'aurez rien „ dit. Pour bien entrer dans le caractère de l'idiôme, il est essentiel de „ déraisonner sans cesse, & de s'éloigner le plus qu'il est possible du sens „ commun. La troisième manque de „ certaine précision, de certaine force, de certaines graces; mais elle „ est susceptible d'une élégance & d'une netteté singulières. Elle ne fournira peut-être pas assez aux emportements du poëte, ni aux fougues „ du musicien : mais elle se prêtera „ avec une facilité admirable à toutes „ les idées de celui qui observe, compare, discute & cherche la vérité. „ Sans doute, c'est la langue la plus „ propre à parler raison; & c'est mal-
„ heu-

„ heureuſement, à quoi elle eſt le
„ moins employée ".

Je crus entendre une femme à quelques pas de-là; j'y portai la baguette:
„ Je vous avoue, diſoit-elle, que j'ai-
„ me ce roman à la folie : il eſt écrit
„ on ne peut mieux. Pourtant, cette
„ Julie, qui ſe défend pendant trois
„ volumes, & ne ſe rend qu'à la fin
„ du quatrième, jette ſur l'intrigue
„ un peu trop de langueur. Auſſi le
„ vicomte avance-t-il ſi peu ſes affai-
„ res, que c'eſt pitié. Il prélude par
„ tant de petits ſoins, il emploie tant
„ de temps en proteſtations, il preſ-
„ ſe ſa conquête avec tant de ménage-
„ ment, que moi, qui ne ſuis pas
„ des plus vives, il m'a cent fois im-
„ patientée. Aſſurement, l'auteur ne
„ connoît pas aſſez les mœurs de la
„ Nation ".





CHAPITRE X.

LE BONHEUR.

LE hazard voulut que la pointe de ma baguette tombât ſur une aſſemblée où l'on parloit du Bonheur. Chacun diſoit ſon avis; & je recueillis les voix.

„ On a enfin démaſqué cette ſuperbe colonnade, diſoit-on; on penſe „ à dégager ce grand & beau portail „ offuſqué par de petites & vilaines „ maiſons; on ſe repent d'avoir bâti „ ſous terre pour orner une place: le „ goût ſe rétablit, les beaux arts vont „ fleurir: dans peu Babylone annon„ cera la magnificence du monarque, „ & le bonheur de ſon peuple.... Il „ eſt bien queſtion de périſtiles, de „ belles places & de grandes villes, „ pour rendre un peuple heureux: il „ faut l'enrichir. Il faut exciter l'in„ duſtrie, encourager la culture des „ terres, multiplier les manufactures, „ &

„ & faire fleurir le commerce : sans „ quoi, tout le reste n'est rien.... So„ tises ! Je l'ai dit plus d'une fois, & „ je le répète: Si nous voulons être „ heureux, il faut revenir à la simple „ nature, se répandre dans les forets, „ habiter les cavernes, & rejoindre „ nos anciens alliés & amis, les ani„ maux des champs..... Je ne sçais „ pas en quoi consiste le bonheur des „ peuples; mais je crois que le bon„ heur des particuliers consiste dans „ la santé du corps & la tranquillité de „ l'esprit..... Non pas assurément. La „ santé ne fait aucune impression vi„ ve, & la tranquillité vous ennuie. „ Pour être heureux, il faut jouir d'u„ ne grande renommée; car, à cha„ que instant, votre oreille est cha„ touillée par des éloges.... Oui : mais „ aussi à chaque instant elle est déchi„ rée par des critiques, parce qu'on ne „ peut plaire à tout le monde. Mon „ avis est qu'on est heureux à propor„ tion de son autorité & de son pou„ voir: car on peut se satisfaire dans „ la même proportion.... Oui: mais, „ dès-lors, on manque de cet empres-

„ ſement qui met le prix aux choſes:
„ il ſuffit de pouvoir tout, pour ne ſe
„ ſoucier de rien. Je crois, moi,
„ que, pour être heureux, il faut mé-
„ priſer tout: c'eſt le moyen d'éviter
„ quelque eſpèce de chagrin que ce
„ puiſſe être.... Et moi, je crois qu'il
„ faut s'intéreſſer à tout: c'eſt le
„ moyen de prendre part à quelque
„ ſujet de joie que ce ſoit.... Et moi,
„ je crois qu'il faut être indifférent
„ ſur tout: c'eſt le moyen de jouir
„ d'un bien-être inaltérable.... Pour
„ moi, je penſe qu'il faut être ſage: la
„ ſageſſe ſeule peut nous mettre au-
„ deſſus de tous les événements....
„ Et moi, je dis qu'il faut être fou;
„ la folie ſe fait ſon bonheur à part,
„ & indépendamment de tout ce qui
„ ſe paſſe de facheux autour d'elle.....
„ Tous tant que vous êtes, vous avez
„ tort. On ne peut aſſigner rien de
„ général qui puiſſe faire le bonheur
„ du particulier. Les eſprits varient
„ tel veut un bonheur d'un genre, tel
„ autre d'un autre: celui-ci demande
„ des richeſſes, celui-là ſe contente
„ du néceſſaire; l'un veut aimer & ê-
„ tre

„ tre aimé, un autre regarde tout penchant du cœur comme un précipice pour l'ame. Il faut que chacun s'étudie, & ſuive ſon penchant.... Point du tout; & vous n'avez pas plus raiſon qu'eux tous. En vain je me perſuade que je ferois heureux, ſi je poſſédois telle choſe; dès que je la poſſède, je ſens qu'elle ne ſuffit point, & j'en ſouhaite un autre. On deſire ſans ceſſe; on ne jouit jamais. Un homme étoit perpétuellement en route, & toujours à pied: excédé de fatigue, il diſoit: Je ſerois content, ſi j'avois un cheval. Il en eut un; mais la pluie, le froid, le ſoleil continuèrent de l'incommoder. Un cheval ne ſuffit point, dit-il; une voiture peut ſeule mettre à couvert des intempéries de l'air. Sa fortune augmenta; on ſe pourvut d'une voiture. Qu'arriva-t-il? L'exercice & la fatigue avoient, juſqu'alors, ſoutenu la ſanté de notre voyageur: dès qu'il en manqua, il devint gouteux & infirme; & bientôt il ne lui fut plus poſſible d'aller ni à pied, ni à cheval, ni en voiture ".



CHAPITRE XI.

LE POT-POURRI.

JE n'arrêtai plus la baguette en aucun endroit ; je la portai ſans diſtinction de côté & d'autre : & je n'entendis plus que des propos rompus, tels que ceux-ci :

„ On craint la guerre, les impôts, „ la miſère ; petites frayeurs que tout „ cela : hélas ! j'en ai bien une autre. „ J'ai imaginé un ſyſtême ſur les trem- „ blements de terre ; &, calcul fait, je „ trouve que, tout près du centre du „ globe, il ſe forme actuellement un „ foyer tel, qu'il culbutera tout. En- „ core ſix mois, & la terre éclatera „ comme une bombe : toute la natu- „ re.... Oui : toute la nature diſpa- „ roît à mes yeux ; toi ſeul exiſtes pour „ moi : éteins, cher amant, éteins le „ feu dont tu m'as embraſée. Quel „ inſtant ! la volupté abſorbe tous mes „ ſens : mon ame, pénétrée de déli- „ ces, ſemble prête à me quitter ; el- „ le

„ le palpite, elle s'ébranle, elle m'é-
„ chappe: reçois-la, cher amant; je
„ te la livre toute entière. Ah! j'en-
„ tends venir mon mari: fuyons........
„ Courage, braves ſoldats: frappez,
„ vengez la nation; que le ſang cou-
„ le, & que nul ne ſoit épargné. Pé-
„ riſſent les Inſulaires, vivent les Ba-
„ byloniens..... Je vous ſoutiens,
„ moi, que, de tous les peuples, il
„ n'en eſt point de ſi gai que le Baby-
„ lonien. Il prend toujours les cho-
„ ſes du côté le plus riant. Un jour
„ de proſpérité lui fait oublier une an-
„ née de malheurs. Juſqu'à ſa propre
„ miſère, il chanſonne tout; & une
„ épigramme le venge des pertes que
„ lui cauſent les ſottiſes des grands.....
„ O que nos grands ſont petits! & que
„ nos ſages ſont fous! Je ne peux m'ô-
„ ter de la tête que l'homme eſt un ou-
„ vrage manqué. Je vois bien dans la
„ nature des efforts qui tendent à le
„ rendre raiſonnable; mais je vois auſſi
„ que ces efforts ſont infructueux. Il
„ n'y a point d'étoffe. Il n'eſt que
„ deux âges: celui d'imbécillité, dans
„ lequel nous naiſſons, & paſſons les

„ deux tiers de la vie; & celui d'en-
„ fance, dans lequel nous vieilliſſons
„ & mourons. J'entends bien parler
„ d'un âge de raiſon; mais je ne vois
„ point qu'il arrive. Je conclus donc,
„ & je dis.......... Oui, Madame,
„ du cotton tranſparent. Tout-à-l'heu-
„ re on vient d'en faire la découverte
„ dans les terres Auſtrales: ainſi plus
„ de rhûmes, ni de fluxions. Des
„ mouchoirs, des gands & des bas
„ diaphanes, protégeront contre le
„ froid, & en même temps nous laiſ-
„ ſeront appercevoir cette gorge ad-
„ mirable, ces bras charmants & cet-
„ te jambe divine.... Des doutes par-
„ tout, de la certitude nulle part. Que
„ je ſuis las d'entendre, de lire, de
„ réfléchir, & de ne rien apprendre
„ au juſte! Qui me dira ſeulement ce
„ que c'eſt...... C'eſt cet homme de
„ la campagne, Monſeigneur, qui
„ quitte ſa charrue, & vient vous par-
„ ler de l'affaire de ces pauvres orphe-
„ lins, qui ne finit point. Cela eſt
„ vrai; mais que voulez-vous? nous
„ ſommes ſi accablés! N'importe, je
„ veux terminer; comptez-moi cette
„ affai-

„ affaire au plus juſte. Ah! mon cher
„ Monſieur, je ſuis fort aiſe de vous
„ voir: vraiment, je vous dois un
„ compliment : la dernière perruque
„ que vous m'avez faite, me vieillit de
„ dix ans. Surement, Monſieur ne
„ trouvoit pas que j'euſſe une phyſio-
„ nomie aſſez magiſtrale? Sçavez-vous,
„ mon cher Monſieur, qu'il n'en faut
„ pas davantage pour me couvrir de
„ ridicule, & vous perdre de réputa-
„ tion? .... Seigneur, trois
„ ſemaines d'un vent d'*Oueſt*, pour
„ que mon vaiſſeau puiſſe aller.......
„ Seigneur, trois ſemaines d'un vent
„ d'*Eſt*, pour que le mien puiſſe re-
„ venir........ Mon Dieu, donnez-
„ moi des enfants...... Mon Dieu,
„ envoyez une fièvre maligne à ce fils
„ qui me déshonore.... Mon Dieu,
„ donnez-moi un mari.... Mon Dieu,
„ défaites-moi du mien.... ".

Peut-être tout ce fatras ne ſera-t-il pas du goût de la plupart de mes lecteurs. J'en ſerois fâché. Auſſi, à quoi penſent les hommes de tenir des propos ſi bizarres, ſi peu ſenſés, & ſi contradictoires?

CHA-



CHAPITRE XII.

LE MIROIR.

COMME je m'amuſoit de tous ces propos, le préfet de Giphantie me préſenta un miroir. Tu ne peux que deviner les choſes, me dit-il : mais, avec ta baguette & cette glace, tu vas entendre & voir tout-à-la-fois ; rien ne t'échappera ; tu ſeras comme préſent à tout ce qui ſe paſſe.

De diſtance en diſtance, pourſuivit l'eſprit élémentaire, il ſe trouve dans l'atmoſphère des portions d'air que les eſprits ont tellement arrangées, qu'elles reçoivent les rayons réfléchis des différents endroits de la terre, & les renvoient au miroir que tu as ſous les yeux : de manière qu'en inclinant la glace en différents ſens, on y voit différentes parties de la ſurface de la terre. On les verra ſucceſſivement toutes, ſi on place ſucceſſivement le miroir dans tous ſes aſpects poſſibles. Tu es le

le maître de promener tes regards ſur les habitations des hommes.

Je me ſaiſis avec empreſſement de cette glace merveilleuſe. En moins d'un quart-d'heure, je paſſai toute la terre en revue.

J'apperçus beaucoup de vuides, même dans les pays les plus peuplés : & je vis pourtant les hommes ſe preſſer, ſe heurter, ſe maſſacrer, comme ſi la place leur manquoit.

Je cherchai longtemps le bonheur, & ne le trouvai nulle part, pas même dans ces royaumes que nous appellons floriſſants : j'en apperçus ſeulement quelques traces dans les campagnes que l'éloignement mettoit à couvert de la contagion des villes.

J'embraſſai d'un coup d'œil les vaſtes contrées que la nature avoit voulu ſéparer par des mers encore plus vaſtes; & je vis les hommes couvrir ces mers de vaiſſeaux, & les faire ſervir de liens entre ces contrées même. C'eſt manifeſtement aller contre les intentions de la nature, diſois-je: de telles démarches ne peuvent avoir de ſuccès. Auſſi ne voit-on pas que l'Europe ſoit

plus

plus heureuſe depuis qu'elle eſt jointe en quelque ſorte à l'Amérique; & je ne ſçais ſi elle n'eſt pas plus à plaindre.

Je vis les préjugés varier comme les climats, &, par-tout, faire beaucoup de bien & de mal.

Je vis des peuples ſages ſe réjouir à la naiſſance de leurs enfants, & ſe lamenter à la mort de leurs parents & de leurs amis: j'en vis d'autres plus ſages environner l'enfant nouveau né, & pleurer amèrement, en conſidérant les orages qu'il devoit eſſuyer dans la carrière qu'il alloit parcourir; ils réſervoient leurs réjouiſſances pour les convois funèbres, & félicitoient les morts d'être enfin à couvert de toutes les miſères de l'humanité.

Je vis la terre couverte de monuments de tout genre, que la foibleſſe élève à l'ambition des héros. Juſques dans les temples, le bronze & le marbre, qui renferment les cendres des morts, offrent des images de la guerre, & reſpirent le carnage: & les ſtatues mêmes de ces amis des hommes, de ces ſouverains pacifiques, que les malheurs des temps engagèrent dans

des

des guerres de courte durée, on les environne d'ornements belliqueux & de nations enchaînées; comme ſi les lauriers teints de ſang étoient ſeuls dignes de couronner les rois.

Je vis le plus reſpectable de tous les penchants qui naiſſent dans le cœur humain, porter les hommes aux excès les plus extravagants. Les uns adreſſoient leurs vœux au ſoleil, les autres imploroient l'aſſiſtance de la lune, & d'autres ſe proſternoient devant les montagnes; celui-ci trembloit à l'aſpect de Jupiter tonnant, celui-là fléchiſſoit le genou devant un ſinge. Le bœuf, le chien, le chat, avoient leurs autels. L'encens brûloit pour les plantes mêmes; le bled, la fève, l'oignon avoient un culte & des adorateurs.

Je vis la famille des hommes ſe diviſer en autant de partis que de religions; ces partis ſe dépouiller de toute humanité pour ſe revêtir du fanatiſme, & ces fanatiques s'acharner les uns contre les autres comme autant de bêtes féroces.

Je vis des gens qui adoroient le même Dieu, qui ſacrifioient ſur le même

autel,

autel, qui prêchoient aux peuples l'esprit de paix & de douceur; je les vis prendre querelle sur des questions inintelligibles, & bientôt se haïr, se persécuter & se perdre mutuellement. O Dieu! que deviendront les hommes, s'ils ne trouvent dans toi encore plus de bonté qu'il ne se trouve dans eux de foiblesse & de folie?

Enfin, je vis les différentes nations, variées à mille égards, se ressembler en ce qu'elles ne valent pas mieux les unes que les autres. Tous les hommes sont méchants; l'Ultramontain par système, l'Iberien par orgueil, le Batave par intérêt, le Germain par rudesse, l'Insulaire par humeur, le Babylonien par boutade, & tous par une corruption générale du cœur humain.



CHAPITRE XIII.

L'ÉPREUVE.

CE coup d'œil général jetté ſur toute la terre, je voulus voir Babylone en particulier. Ayant tourné ma glace au Nord, & l'inclinat lentement ſur le vingtième méridien, je tâchois de joindre cette grande ville. Parmi les cantons qui paſſoient ſucceſſivement ſous mes yeux, il s'en trouva un qui fixa mon attention. J'y apperçus une maiſon de campagne ni petite ni grande, ni trop ornée ni trop nue. La nature, plus que l'art, embelliſſoit les dehors. Elle dominoit ſur des jardins, des boſquets & quelques étangs qui terminoient un coteau tourné à l'Orient. On y célébroit en ce moment une fête champêtre; les habitants des environs y étoient accourus. Les uns, couchés ſur le gazon, bûvoient à longs traits, & s'entretenoient de leurs anciennes amours; les autres à leur voix me-

mêloient le ſon des muſettes; & pluſieurs exécutoient des danſes que les vieillards ne trouvoient pas auſſi belles que celles du temps paſſé.

Vois-tu ſur le balcon, me dit le préfet, cette jeune femme qui, d'un air riant, conſidère ce ſpectacle? Elle eſt mariée depuis quelques jours, & c'eſt pour elle que ſe donne cette fète. Son nom eſt Sophie: elle a de la beauté, comme tu vois, de la fortune, de l'eſprit, &, ce qui vaut plus que tout le reſte, beaucoup de bon ſens. Elle a eu tout à la fois cinq amants: aucun n'avoit fait ſur ſon cœur une impreſſion vive, aucun ne lui déplaiſoit; elle ne ſçavoit auquel donner la préférence.

Un jour elle leur dit: Je ſuis jeune; & mon intention n'eſt pas de me jetter encore dans ces liens indiſſolubles, qu'on ne ſe donne jamais que trop tôt. Si ma main vaut autant que vos empreſſements ſemblent l'annoncer, faites vos efforts pour la mériter. Mais, je vous le déclare, je ne ferai mon choix que dans quelques années.

Des cinq amants de Sophie, le premier avoit beaucoup de diſpoſition à diſſi-

diſſiper ſon bien. Les femmes, dit-il, ſe prennent par l'extérieur: dépenſons beaucoup, & n'épargnons rien.

Le ſecond avoit un fonds d'économie qui inclinoit à l'avarice. Vis-à-vis de Sophie, dit-il, qui penſe ſolidement, le meilleur eſt de ſe montrer capable d'amaſſer beaucoup de bien: jettons-nous dans le commerce.

Le troiſième avoit l'ame fière & haute. Sûrement, dit-il, Sophie, qui penſe avec nobleſſe, ſe laiſſera toucher par l'éclat de la gloire: prenons le parti des armes.

Le quatrième ètoit un homme de cabinet. Sophie, dit-il, qui a tant d'eſprit, penchera du côté où elle en trouvera le plus: continuons de cultiver le nôtre, & tâchons de nous diſtinguer parmi les ſçavants.

Le cinquième étoit un homme oiſeux, qui ne ſe foucioit pas beaucoup des affaires de ce monde: il ne ſçavoit quel parti prendre.

Chacun ſuivit ſon plan, & le ſuivit avec cette ardeur que l'amour ſeul eſt capable d'inſpirer.

Le prodigue fondit une partie de ſon

bien en habits, en équipages, en domestiques; il fit bâtir une belle maison, la meubla superbement, tint table ouverte, donna des bals & des fêtes de toute espèce: on ne parloit que de sa générosité & de sa magnificence.

Le marchand remua tous les ressorts du commerce, s'intéressa dans toutes les parties du monde, & devint un des hommes les plus riches de son pays. Le militaire chercha des occasions, & bientôt se distingua. Le sçavant redoubla ses efforts, fit des découvertes, & se rendit célèbre.

Cependant l'oiseux faisoit ses réflexions; &, persuadé qu'en restant dans l'inaction il seroit exclus, il s'efforçoit de vaincre son indolence. Les biens qu'il tenoit de ses pères lui semblèrent assez considérables, il ne voulut point se jetter dans le commerce; le tumulte de la guerre étoit trop opposé à son caractère, il ne voulut point prendre le parti des armes; il n'avoit jamais lu que pour son amusement, les sciences ne lui paroissoient point valoir les peines qu'on se donne pour elles; il ne se soucia point de devenir

sça-

fçavant. Que faire donc? Attendons, dit-il : le temps nous déterminera. Ainfi il refta à fa maifon de campagne, taillant fes arbres, lifant Horace, & allant voir de temps en temps le feul objet qui troublât fa tranquillité Toujours dans la réfolution de prendre un parti, le temps s'écoula; il n'en prit aucun.

Le terme fatal approche, difoit-il quelquefois à Sophie: vous allez vous décider, & ce ne fera fûrement pas en ma faveur. Encore quelques jours, & c'eft fait de moi Cette folitude tranquille, ces champs délicieux, vous ne les embellirez point, vous ne les animerez point par votre préfence. Ces jours féreins, que je comptois paffer auprès de vous dans la volupté la plus pure, n'étoient que des fonges flatteurs, dont l'amour charmoit mes fens. O Sophie! tout ce qui remue les paffions & trouble le repos des hommes n'a pu rien fur moi; mes defirs fe font réunis vers vous; & je vous perds pour jamais!

Vous êtes trop jufte, lui répondoit Sophie, pour trouver mauvais que j'in-

cline du côté où je croirai trouver mon bonheur.

Enfin, le temps s'écoula; &, non ſans bien de réflexions, Sophie ſe détermina à prendre un parti.

Elle dit au prodigue: Si j'ai été le but de vos dépenſes, j'en ſuis fâchée: mais ce que vous avez fait pour moi, vous l'auriez fait indépendamment de moi. Votre penchant à la dépenſe eſt décidé. Vous avez diſſipé une partie de votre bien, pour obtenir une femme; vous diſſiperiez l'autre, pour vous diſtraire des ennuis du ménage. Je vous conſeille de n'y jamais ſonger.

Elle dit au marchand, au militaire & au ſçavant: Je ſçais que vous m'avez marqué beaucoup d'attachement: mais je penſe auſſi que vous n'en avez pas moins marqué, vous pour les richeſſes, vous pour la gloire, & vous pour les ſciences. En eſſayant de fixer mon penchant, chacun ſuivoit le ſien; chacun agiſſoit autant pour ſoi-même que pour moi. Que je me donne à quelqu'un de vous, il lui reſtera toujours des vues ſur d'autres objets; l'un s'occupera de l'augmentation de ſa

fortune, l'autre de ſon avancement dans le ſervice, l'autre de ſes progrès dans les ſciences. Je ne puis donc ſuffire à aucun de vous: & mon deſir eſt de remplir le cœur de quelqu'un qui rempliſſe le mien.

Le même jour, elle vit le ſolitaire. Vous vous y attendez depuis long-temps, lui dit-elle; je vais enfin m'expliquer. Vous ſçavez ce que vos rivaux ont fait pour obtenir ma main: voyez ce qu'ils furent & ce qu'il ſont. Pour vous, tel vous avez été, tel vous êtes. J'en crois voir la raiſon. Indifférent ſur toute autre choſe, vous n'avez qu'une ſeule paſſion; & j'en ſuis l'objet. Je puis ſeule vous rendre heureux. Hé bien! mon bonheur ſera de faire le vôtre. Je partagerai les douceurs de votre ſolitude, & je tâcherai de les multiplier.





CHAPITRE XIV.

LES TALENTS.

JE reviens à mon premier objet : &, après avoir cherché long-temps avec le miroir, j'apperçus un petit efpace de terre qui me parut comme enveloppé d'un nuage. Il en fortoit un bruit confus, affez femblable à celui d'une mer qui obéit en murmurant aux efforts du reflux. Un rayon de foleil eut bientôt diffipé les vapeurs, & je reconnus Babylone.

J'y vis des fpectacles où l'on va pleurer les malheurs des temps paffés, afin d'oublier les malheurs du temps préfent ; des académies où l'on devroit differter, & où l'on fe querelle ; des temples qu'on bâtit, en attendant que la religion fe rétabliffe ; des orateurs qui annoncent aux peuples pervertis les malheurs les plus terribles, & des auditeurs qui mefurent les phrafes & critiquent le ftyle ; un palais où l'on a

placé

placé des magiſtrats pour la ſûreté de vos biens, & dans lequel vous conduiſent des guides qui vous dépouillent.

Je portai mes regards du côté des promenades ; & je parcourus des yeux ces jardins toujours ouverts à l'oiſiveté, à la coquetterie & au délaſſement. Je vis ſur un gazon écarté quelqu'un qui, en ſouriant, jettoit ſes idées ſur le papier. Je fixai ce papier, & je lus ce qui ſuit :

„ Un jour, Jupiter fit publier par „ toute la terre qu'il avoit réſolu de „ diſtribuer les différents talents aux „ différentes nations; que tel jour la „ diſpenſation s'en feroit dans l'Olympe; & que les génies des peuples „ divers euſſent à s'y trouver.

„ Le génie de Babylone n'attendit „ pas le jour marqué, & ſe rendit le „ premier de tous au palais de Jupiter. Il ſe préſenta avec cet air de confiance qui lui eſt naturel; il débita „ je ne ſçais combien de compliments „ tournés le plus joliment du monde, „ & fit des préſents à la cour céleſte „ avec cette grace qu'on lui connoît.

„ Il donna au père des Dieux un
„ quintal de feu grégeois de la derniè-
„ re invention, afin qu'il tonnât plus
„ efficacement, & que l'on commen-
„ çât à croire: à Apollon, une gram-
„ maire Babylonienne, pour qu'il ré-
„ formât les bizarreries de la langue:
„ à Minerve, une collection de ro-
„ mans, pour qu'elle en corrigeât les
„ libertés, & apprît aux romanciers à
„ écrire décemment: à Venus, deux
„ petits tableaux *ex voto*, pour la re-
„ mercier de ce que l'année dernière
„ il n'y eut à Babylone que deux cent
„ mille habitants qui gardèrent de
„ longs & cuisants souvenirs de ses fa-
„ veurs.

„ Il fit sa cour aux Dieux, en comp-
„ ta aux Déesses, dit tant de jolies
„ choses, & fit tant de folies, que,
„ chez Jupiter, on ne parloit que des
„ gentillesses du génie de Babylone.

„ Cependant, le jour marqué arri-
„ va: & Jupiter, ayant pris avis de
„ son conseil, fit la distribution des
„ différents talents aux génies des dif-
„ férentes nations. A celui-ci, il as-
„ signa le don de philosophie; à ce-
„ lui-

„ lui-là, le don de légiſlation ; & à
„ cet autre, le don d'éloquence. Il
„ dit à l'un, Tu ſeras le plus ingé-
„ nieux; à l'autre, Tu ſeras le plus
„ ſçavant; & toi le plus économe;
„ & toi le plus guerrier; & toi le
„ plus politique: & toi, enfin, dit-
„ il, en adreſſant la parole au gé-
„ nie de Babylone, tu ſeras tout ce
„ que tu voudras être.

„ Ravi de ce ſuccès, & de retour
„ chez lui, voilà le génie de Babylo-
„ ne qui veut tout entreprendre à la
„ fois. Il entama je ne ſçais combien
„ de projets, & n'en exécuta aucun.

„ Il fit de très-belles loix, & en-
„ ſuite les embrouilla par des com-
„ mentaires ſans nombre.

„ Il voulut auſſi être théologien, &
„ s'empêtra dans des diſputes qui lui
„ devinrent funeſtes.

„ Il commerça, acquit beaucoud,
„ dépenſa encore plus, & devint plus
„ riche & moins aiſé.

„ Orateur, poëte, marchand, phi-
„ loſophe, il fut tout; & atteignit en
„ pluſieurs choſes à la perfection, mais
„ ne ſçut jamais s'y maintenir ".

CHA-

CHAPITRE XV.

LE GOUT DU SIÈCLE.

DEux gens de lettres ſe promenoient à quelques pas de là. „Ne „ m'avouerez-vous pas, diſoit l'un „ d'eux, qu'il n'y a pas deux ſiècles „ que notre littérature étoit encore „ dans l'enfance; elle ne faiſoit que „ balbutier, & annonçoit à peine à „ quel point elle pouvoit parvenir. „ Dans le ſiècle dernier, elle prit de „ la force, & s'éleva ſi haut, qu'elle „ ne vit plus rien au-deſſus d'elle. On „ avoit pris pour modèles les plus „ grands maîtres d'entre les Grecs & „ les Latins: on les égala, ſi on ne „ les ſurpaſſa pas.

„ Les ſuccès inſpirent de la confian„ ce; &, avec trop de confiance, on „ ſe néglige. On s'ennuya bientôt „ d'avoir toujours l'œil ſur les anciens. „ Ils ont eu leur mérite, & nous a„ vons le nôtre, dirent les Babylo-

„ niens;

„ niens : qui ſçait ſi nous ne les va-
„ lons pas? Ils ſe livrèrent donc à eux-
„ mêmes : & le goût, non plus géné-
„ ral & de toutes les nations, mais le
„ goût qui leur eſt propre, caractéri-
„ ſa leurs ouvrages. Voyez preſque
„ toutes nos poéſies, nos hiſtoires,
„ nos harangues, nos livres à la mo-
„ de, tout y eſt préſenté à la Babylo-
„ nienne; beaucoup d'art, peu de na-
„ ture; une vaſte ſuperficie, point de
„ fond; tout eſt fleuri, léger, vif,
„ pétillant; tout eſt joli, rien n'eſt
„ beau.

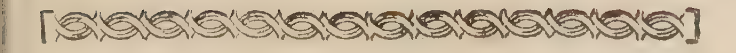
„ Je crois preſſentir le jugement de
„ la poſtérité : elle regardera les ou-
„ vrages du dix-ſeptième ſiècle com-
„ me les plus grands efforts de la na-
„ tion vers le beau; & ceux du dix-
„ huitième, comme des tableaux où
„ les Babyloniens ont pris plaiſir à ſe
„ peindre.

„ Si nos écrivains ſont capables de
„ revenir ſur leurs pas, & de répren-
„ dre les grands modèles, on ſçait
„ ce qu'ils peuvent; ils ſont ſûrs de
„ plaire à toute la terre & pour tou-
„ jours :

„ jours: mais s'ils continuent de ſe
„ livrer à eux-mêmes, leurs ouvra-
„ ges ne ſeront jamais que des bijoux
„ de fantaſie, que la mode met en
„ valeur, & qu'une autre mode fait
„ bientôt oublier".



CHA-



CHAPITRE XVI.

LA RAISONNEUSE.

JE vis à l'écart deux femmes, dont l'une parloit, en regardant à chaque inſtant autour d'elle avec cet air d'inquiétude qui annonce une confidence des plus myſtérieuſes. Je prêtai l'oreille; &, avec beaucoup de peine, j'entendis ce qui ſuit:

„ Je te ſçais gré, chère comteſſe, „ de l'idée que tu as conçue de ma „ ſageſſe. Ecoute: je ne veux te rien „ cacher; tu vas voir juſqu'à quel point „ on peut compter ſur moi. Nous au- „ tres femmes, il faut que nous de- „ vinions les choſes, on ne nous les „ dira jamais nettement: mais, avec „ un peu d'attention, il nous eſt aiſé „ de voir où nous en ſommes. Pour „ moi, j'ai réfléchi ſur les maximes „ des hommes ſages de nos jours, & „ voici ce que j'en ai conclu. Il n'y a „ plus que le petit peuple qui s'occu-

„ pe

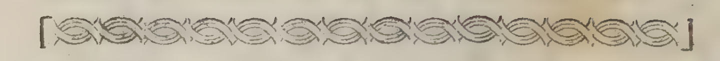
„ pe encore d'une vie future; les peines & les récompenſes de l'autre monde ſont des mots vuides de ſens, que le bon ton a proſcrits depuis long-temps. Les animaux & les hommes (les premiers d'entre eux) ſont faits pour ſe laiſſer guider par les ſens; l'intérêt ſeul des paſſions doit les faire agir. Que chacun écoute au fond de ſon, cœur ce que la nature lui inſpire, qu'il ſuive ces inſpirations; c'eſt la voie du bonheur. D'un autre côté, la ſociété ne peut ſubſiſter ſans loix, & ces loix ne peuvent être d'accord avec les paſſions de tous les citoyens. Ceux donc qui ont placé leur bonheur dans ce que la loi défend ne peuvent ſe conduire avec trop de circonſpection. Il faut que ſans ceſſe ils marchent dans l'ombre; le myſtère doit ſuivre leurs pas, & jetter ſon voile ſur toutes leurs actions: en un mot, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils paroiſſent faire ce qu'ils doivent. Voilà, chère comteſſe, les principes que j'ai recueillis de la philoſophie

„ du

„ du temps. Je ne te parlerai point
„ de leur influence ſur ma conduite.
„ Peut-être ſuis-je, en effet, ce que je
„ parois être : mais je ſerois tout au-
„ tre, que je paroîtrois toujours tel-
„ le ".

O Babylone ! m'écriai-je ; le levain a fermenté & gagné la maſſe. Tu ſembles bien corrumpue ; mais tu l'es encore plus que tu ne le ſembles.





CHAPITRE XVII.

LES CROCODILES.

PENDANT le cours de mes voyages, j'avois vu en Perse, dans les plaines qu'arrose le Tedjen, s'élever une dispute qui partagea le pays, & jetta une animosité surprénante dans les esprits. Je fus curieux de voir où la chose en étoit: je plaçai le miroir dans l'aspect requis; &, en même temps, je posai sur le globe la pointe de la baguette, de manière que je pusse voir & entendre ce qui se passoit.

La plaine étoit couverte de deux armées nombreuses, & l'on étoit sur le point d'en venir aux mains. Voici le principe de la querelle.

Un Musulman pieux & sçavant, qui lisoit l'Alcoran avec le zèle d'un archange & la pénétration d'un séraphin, s'avisa un jour de demander si la colombe, qui catéchisoit Mahomet, parloit Hébreu ou Arabe. Les uns dirent

d'une

d'une façon, les autres d'une autre; & il se forma deux partis. On disserta, on écrivit amplement pour & contre, & l'on ne put s'accorder. A la chaleur de la dispute, se joignirent l'aigreur, la malignité qui l'accompagne toujours, & la politique qui s'efforce de tirer avantage de tout. Un parti persécutoit l'autre, ou en étoit persécuté, selon qu'il prenoit ou perdoit le dessus. On préluda par la perte des biens, les exils, les bannissements; & voilà qu'on finissoit par une guerre ouverte. Les sectaires avoient si bien cabalé, que les citoyens s'étoient armés les uns contre les autres.

Les deux armées alloient se choquer, lorsqu'un vieillard vénérable s'avança au milieu d'elles, convoqua les chefs, & parla en ces termes:

„ Ecoutez, peuples de Corasan. Il
„ y avoit en Egypte une ville célèbre
„ qu'on appelloit Ombes; elle étoit
„ voisine d'une autre grande ville
„ nommée Tentire: toutes deux é-
„ toient situées sur les bords féconds
„ du Nil. En cet endroit, le fleuve
„ nourissoit beaucoup de Crocodiles;

„ & ces animaux voraces faisoient u-
„ ne guerre si cruelle à ces deux vil-
„ les, que les habitants étoient sur le
„ point de les abandonner. Les gou-
„ verneurs de Tentire craignirent
„ qu'enfin leur autorité ne s'éclipsât,
„ & qu'en effet les citoyens ne vins-
„ sent à se disperser. Ils assemblèrent
„ donc les Tentirites, & leur dirent:
„ *Vous laissez croître & multiplier en re-*
„ *pos les animaux destructeurs qui désolent*
„ *vos familles. Voici ce que nous vous*
„ *annonçons de la part du Nil votre père*
„ *nourricier & votre Dieu. Malheur à vous,*
„ *si vous restez plus longtemps dans l'in-*
„ *dolence! Armez-vous sans délai, & fai-*
„ *tes la guerre aux monstres qui dévorent*
„ *vos femmes & vos enfants.* Le Nil
„ l'ordonnoit; il n'y avoit pas à con-
„ sulter. Les Tentirites s'armèrent:
„ mais la partie n'étoit pas égale, &
„ jamais conseil ne fut plus imprudent.
„ Les monstres, invulnérables presque
„ dans toutes les parties de leurs
„ corps, massacrèrent beaucoup plus
„ d'hommes que les hommes ne mas-
„ sacrèrent de monstres. Les gouver-
„ neurs d'Ombes employèrent une au-
„ tre

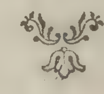
„ tre ruſe, pour retenir les Ombi-
„ tes dans leur ville. *Ecoutez*, leur
„ direnl-ils: *le Dieu du Nil vous parle*
„ *par notre bouche: J'entretiens l'abon-*
„ *dance chez les Ombites, je féconde leurs*
„ *terres, j'engraiſſe leurs troupeaux; mes*
„ *eaux coulent, & ils ſont riches. J'ai*
„ *mon ſerviteur le Crocodile, à qui je per-*
„ *mets de ſe repaître de temps en temps*
„ *de quelques-uns d'entre eux; c'eſt le ſeul*
„ *tribut que je leur demande pour tant de*
„ *bien-faits: &, au lieu de ſe réjouir de*
„ *pouvoir m'être agréables par quelque en-*
„ *droit, ils ſe déſolent, ſi mon ſerviteur*
„ *leur enlève quelques enfants. Qu'ils ceſ-*
„ *ſent de ſe plaindre, ou je ceſſerai de les*
„ *nourrir; je retiendrai mes eaux, & tous*
„ *périront.* Dès que les Ombites ſçu-
„ rent que le Crocodile étoit le favori
„ du Nil, ils lui dreſſèrent des autels;
„ &, loin de pleurer la perte des leurs,
„ quand il lui plaiſoit de s'en repaître,
„ ils s'en réjouirent. *Eſt-il une Egyp-*
„ *tienne plus heureuſe que moi?* diſoit u-
„ ne Ombite: *Je jouis d'une fortune hon-*
„ *nêtes; j'ai un époux qui m'aime, & trois*
„ *de mes enfants ont été mangés par le*
„ *ſerviteur du Nil.* Cependant, les Ten-

 „ tirites

„ tirites tuoient le favori du Nil, que „ les Ombites adoroient. La discorde „ & la haine les irrita les uns contre „ les autres; ils se firent la guerre, & „ enfin se détruisirent mutuellement. „ Ainsi périrent ces deux peuples, du- „ pes de leur bonne foi, dévorés par „ le Crocodile, & égorgés l'un par „ l'autre. Que cet exemple vous ou- „ vre les yeux, infortunés habitants „ de ces heureux climats. Cessez d'ê- „ tre victimes d'un zèle déréglé: ado- „ rez Dieu, gardez le silence, & vi- „ vez en paix ".

A peine le vieillard eut cessé de parler, qu'un murmure général & des regards menaçants lui annoncèrent combien peu il avoit touché l'assemblée; il se retira en soupirant. Bientôt on en vint aux mains; & je détournai les yeux, pour ne pas voir couler le sang de ces forcenés.

Il me reste beaucoup de choses à te faire voir, me dit le préfet: laissons le miroir & la baguette, & marchons.



CHA-

CHAPITRE XVIII.

LA TEMPESTE.

A quelques pas du globe bruyant, la terre creuſée préſente, dans une profondeur, quarante ou cinquante dégrés de gazon. Au pied de cet eſcalier, ſe trouve un chemin pratiqué ſous terre. Nous entrâmes; & mon guide, après m'avoir conduit par quelques détours obſcurs, me rendit enfin à la lumière.

Il m'introduiſit dans une ſalle médiocrement grande & aſſez nue, où je fus frappé d'un ſpectacle qui me cauſa bien de l'étonnement. J'apperçus, par une fenêtre, une mer qui ne me parut éloignée que de deux ou trois ſtades. L'air chargé de nuages ne tranſmettoit que cette lumière pâle, qui annonce les orages: la mer agitée rouloit des collines d'eau, & ſes bords blanchiſſoient de l'écume des flots qui ſe briſoient ſur le rivage.

 Par

Par quel prodige, m'écriai-je! l'air, ſérein il n'y a qu'un inſtant, s'eſt-il ſi ſubitement obſcurci ? Par quel autre prodige trouvai-je l'Océan au centre de l'Afrique? En diſant ces mots, je courus avec précipitation, pour convaincre mes yeux d'une choſe ſi peu vraiſemblable. Mais, en voulant mettre la tête à la fenêtre, je heurtai contre un obſtacle qui me réſiſta comme un mur. Etonné par cette ſecouſſe, plus encore par tant de choſes incompréhenſibles, je reculai cinq ou ſix pas en arrière.

Ta précipitation cauſe ton erreur, me dit le préfet. Cette fenêtre, ce vaſte horiſon, ces nuages épais, cette mer en fureur, tout cela n'eſt qu'une peinture.

D'un étonnement je ne fis que paſſer à un autre: je m'approchai avec un nouvel empreſſement; mes yeux étoient toujours ſéduits, & ma main put à peine me convaincre qu'un tableau m'eût fait illuſion à tel point.

Les eſprits élémentaires, pourſuivit le préfet, ne ſont pas ſi habiles peintres qu'adroits phyſicien; tu vas en juger

ger par leur manière d'opérer. Tu ſçais que les rayons de lumière, réfléchis des différents corps, font tableau, & peignent ces corps ſur toutes les ſurfaces polies, ſur la rétine de l'œil, par exemple, ſur l'eau, ſur les glaces. Les eſprits élémentaires ont cherché à fixer ces images paſſagères; ils ont composé une matière très-ſubtile, très-viſqueuſe & très-prompte à ſe deſſécher & à ſe durcir, au moyen de laquelle un tableau eſt fait en un clin d'œil. Ils enduiſent de cette matière une pièce de toile, & la préſentent aux objets qu'ils veulent peindre. Le premier effet de la toile, eſt celui du miroir; on y voit tous les corps voiſins & éloignés, dont la lumière peut apporter l'image. Mais, ce qu'une glace ne ſçauroit faire, la toile, au moyen de ſon enduit viſqueux, retient les ſimulacres. Le miroir vous rend fidélement les objets, mais n'en garde aucun; nos toiles ne les rendent pas moins fidélement, & les gardent tous. Cette impreſſion des images eſt l'affaire du premier inſtant où la toile les reçoit: on l'ôte ſur le champ, on la place

dans un endroit obſcur; une heure après, l'enduit eſt deſſéché, & vous avez un tableau d'autant plus précieux, qu'aucun art ne peut en imiter la vérité, & que le temps ne peut en aucune manière l'endommager. Nous prenons dans leur ſource la plus pure, dans le corps de la lumière, les couleurs que les peintres tirent de différent matériaux, que le laps des temps ne manque jamais d'altérer. La préciſion du deſſein, la vérité de l'expreſſion, les touches plus ou moins fortes, la gradation des nuances, les règles de la perſpective; nous abandonnons tout cela à la nature, qui, avec cette marche ſûre qui jamais ne ſe démentît, trace ſur nos toiles des images qui en impoſent aux yeux, & font douter à la raiſon ſi ce qu'on appelle réalités ne ſont pas d'autres eſpèces de fantômes qui en impoſent aux yeux, à l'ouie, au toucher; à tous les ſens à la fois.

L'eſprit élémentaire entra enſuite dans quelques détails phyſiques; premièrement, ſur la nature du corps gluant, qui intercèpté & garde les rayons; ſecondement, ſur les difficul-

tés

tés de le préparer & de l'employer ; troisièmement, sur le jeu de la lumière & de ce corps desséché : trois problêmes que je propose aux physiciens de nos jours, & que j'abandonne à leur sagacité.

Cependant, je ne pouvois détourner les yeux de dessus le tableau. Un spectateur sensible, qui, du rivage, contemple une mer que l'orage bouleverse, ne ressent point des impressions plus vives : de telles images valent les choses.

Le préfet interrompit mon extase. C'est trop t'arrêter, me dit-il, à cette tempête, par laquelle les esprits élémentaires ont voulu représenter allégoriquement l'agitation du monde & le cours orageux de la fortune des hommes : voici de quoi nourrir ta curiosité & redoubler ton admiration.



CHA-



CHAPITRE XIX.

LA GALERIE,

OU

LE FORTUNE DU GENRE HUMAIN.

A peine le préfet eut achevé ces mots, qu'une porte à deux battants s'ouvrit ſur notre droite, & nous admit dans une galerie immenſe, où mon étonnement ſe changea en une ſorte de ſtupeur.

De chaque côté, plus de deux cents croiſées donnoient du jour à tel point, que les yeux pouvoient à peine en ſoutenir la clarté. Les eſpaces qu'elles laiſſoient entre elles étoient peints avec cet art dont je viens de parler. A chaque croiſée, on découvroit une partie du territoire des eſprits élémentaires. Dans chaque tableau, on voyoit des forêts, des campagnes, des mers, des peuples, des armées, des régions entières ; & tous ces objets étoient ren-

rendus avec tant de vérité, que j'avois souvent besoin de me recueillir, pour ne pas retomber dans l'illusion. Je ne sçavois, à chaque instant, si ce que je voyois par quelqu'une des croisées n'étoit pas une peinture, ou si ce que j'appercevois dans quelqu'un des tableaux n'étoit pas une réalité.

Parcours des yeux, me dit le préfet, parcours les événements les plus remarquables qui ont ébranlé la terre & fait le destin des hommes. Hélas! que reste-t-il de tous ces ressorts puissants, de tous ces grands exploits? Leurs vestiges les plus réels sont les traces qu'ils ont laissées sur nos toiles, en formant ces tableaux.

Les plus anciennes actions, dont l'éclat ait conservé la mémoire, sont des actions de violence. Nembrod, l'âpre chasseur, après avoir fait la guerre aux animaux, veut s'essayer sur ses semblables. Vois dans le premier tableau cet homme gigantesque, le premier de ces héros si célébrés; vois dans ses yeux l'orgueil, l'ambition, le désir ardent de commander. Le premier, il conçut le plan d'un royaume;

&

& réuniſſant les hommes, ſous prétexte de les lier entr'eux, il les aſſervit.

Bélus, Ninus, Sémiramis, montent ſur le trône, qu'ils affermiſſent par de nouveaux actes de violence: &, de plus de trente rois qui commandèrent enſuite, un ſeul ferma les plaies du genre humain, laiſſa reſpirer l'Aſie & gouverna en philoſophe: ſon nom eſt preſque inconnu. L'hiſtoire, qui ne s'échauffe qu'à l'aſpect des choſes d'éclat & des événements tragiques, ſe refroidit ſur ces règnes tranquilles: à peine nomme-t-elle de tels ſouverains.

Sardanapale termine cette file de rois. Ennemi du tumulte, du déſordre & de la guerre, il abuſe de ſon loiſir, s'enferme dans ſon palais, & s'endort dans la moleſſe. Les femmes, dont tu le vois environné, n'ont de ſentiment & d'exiſtence que pour lui. Ses regards leur donnent la vie, & il la reçoit d'elles. Que dis-je? il ſe cherche avec étonnement, & ne ſe trouve point: l'ivreſſe des plaiſirs lui en ôte le goût: il ne vit plus, il languit.

Cependant, deux de ſes lieutenants s'en-

s'ennuient du loiſir de la paix, forment des plans de conquêtes, & ſe repaiſſent de projets ſanguinaires. Ils penſent être ſeuls dignes de règner, parce que ſeuls ils reſpirent la guerre au milieu de la tranquillité publique. Les voilà qui attaquent & détrônent leur monarque efféminé; &, l'ayant forcé à ſe donner la mort, envahiſſent & partagent ſes domaines. Ainſi ſe démembra l'empire des Aſſyriens; après avoir teuu l'Aſie dans une agitation perpétuelle pendant plus de douze cents ans.

Des rois ſe ſuccédèrent, tant à Ninive qu'à Babylone; & tous ſe rendirent célèbres par les guerres & les ravages. Un entr'autres déſola l'Egypte, ſaccagea la Paleſtine, brûla Jéruſalem, fit créver les yeux à un Roi dont il avoit maſſacré les enfants, chaſſa de leur patrie des peuples entiers qu'il jetta dans les fers; &, après de telles expéditions il ſe fit dreſſer des autels, & ſe donna pour un Dieu bienfaiſant. Vois au pieds de ſa ſtatue l'encens qui fume, & les nations proſternées; & admire juſqu'où

va

va l'orgueil & la baſſeſſe des hommes.

Le tableau ſuivant repréſente l'enfance de Cyrus, & le moment ſingulier où il donna des indices de cette hauteur intolérable, regardées, par les hiſtoriens, comme les premières saillies d'une grandeur d'ame, qui, pour ſe déployer, n'attendoit que les grandes occaſions. Cyrus, & par droit de naiſſance & par droit de conquête, réunit l'Aſſyrie & la Médie à la Perſe; & fut le fondateur du plus vaſte empire qui eût jamais été.

Ses ſucceſſeurs trouvent encore leurs limites trop étroites: ils envoient dans la Grèce, qui ſe diſtinguoit alors en Europe, des armées innombrables qui périſſent: & l'eſprit de conquête eut en cette occaſion le ſort que malheureuſement il n'a pas toujours.

Les Grecs, délivrés de ces puiſſants ennemis, tournent leurs armes contre eux-mêmes: la jalouſie les anime; l'ardente & dangereuſe éloquence de leurs orateurs les enflamme; ils ſe déchirent par des guerres civiles. La Perſe tombe dans les mêmes convulſions. Et lorſque peut-être tout alloit s'appaiſer,

Alexan-

Alexandre paroît, & tout ſe brouille plus que jamais.

Ce tableau le montre dans cet âge tendre, où il pleuroit les conquêtes de ſon père, & voyoit avec douleur couler le ſang humain par des plaies qu'il n'avoit pas faites. A peine monté ſur le trône, il porta la déſolation dans la Grèce, la Perſe & les Indes. La terre manque à ſes progrès meurtriers, & ſon cœur n'eſt pas encore rempli. Cet autre tableau te repréſente ſa mort. Il s'éteint, enfin, ce foudre deſtructeur; Alexandre expire; &, jettant des yeux mourants ſur cette grande monarchie qu'il abandonne, rien ne ſemble capable de le conſoler, que la perſpective des ſanglantes tragédies dont ſa mort doit être le ſignal.

De tout ce qui tenoit à Alexandre, ceux qui avoient droit à ſa ſucceſſion furent les ſeuls qui n'y eurent aucune part. L'empire fut partagé entre ſes généraux. Bientôt la guerre s'alluma entre eux, perſévéra entre leurs deſcendants, & ruina toutes les contrées de leur domination.

Au milieu de tant de rois guerriers,

Ptolomée Philadelphe parut comme un lys qu'un heureux hafard fait naître dans un champ couvert d'épines. Vois, dans cette immenfe bibliothèque, ce monarque entouré de vieillards, par lefquels il fe fait rendre compte des volumes fans nombre qui font fous fes yeux. Il aima trop les hommes pour troubler leurs repos, & il les eftima affez pour recueillir, de toutes les contrées du monde, les productions de leur efprit. Ces fortes de richeffes lui parurent feules dignes de fes recherches. Il les vit du même œil que les autres rois voient ces métaux, dont ils font fuivre, dans les profondeurs de la terre, les filets les plus détournés, ou qu'ils vont chercher aux extrémités du monde, à travers des ruiffeaux de fang.

Pendant que les fucceffeurs d'Alexandre & leurs defcendants fe nourriffent de difcordes; déjà fe montroient, au centre de l'Italie, les premières étincelles du feu qui devoit incendier l'univers & dévorer toutes les nations. Semblable à ces corps d'une pefanteur démefurée qui, ne trouvant pas d'abord

bord leur juste position, se balancent quelques instants, semblent chanceler, & enfin se fixent inébranlablement; Rome, soumise successivement à des rois, des consuls, des décemvirs des tribuns militaires, se fixe un gouvernement, & entame la conquête du monde.

Cette nation ambitieuse dirige d'abord ses forces contre ses voisins. En vain les différents peuples qui habitoient l'Italie luttèrent pendant cinq cents ans contre le destin de Rome; tantôt soumis, tantôt révoltés, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, il fallut enfin subir le joug.

L'Italie domptée & appaisée, c'est-à-dire, réduite à l'état de ces corps robustes que l'épuisement jette dans la langueur & la foiblesse, les Romains passent les mers, & vont en Afrique chercher de nouveaux ennemis & d'autres dépouilles. Carthage, aussi ambitieuse, peut-être aussi puissante, mais plus malheureuse que sa rivale, après avoir longtemps balancé la fortune, succombe & est détruite. Corinthe & Numance subissent le même sort.

En ce temps, Viriatus s'élevoit par les mêmes dégrés que Rome. Dans ce tableau, c'eſt un chaſſeur ; dans cet autre, c'eſt un brigand; dans le troiſième, c'eſt un général d'armée; &, dans le quatrième, il monte ſur le trône de la Luſitanie. Mais ce n'étoit qu'une victime que la Fortune couronnoit, pour la ſacrifier à l'ambition des Romains.

L'Aſie s'ouvrit bientôt à ces conquérants inſatiables. L'empire s'étend de jour en jour, & cette puiſſance énorme accable enfin toutes les mers & les terres connues.

La première paſſion des Romains fut la gloire. Pendant ſept ſiècles, le patriotiſme, que la politique nouriſſoit avec tant de ſuccès, dirigea l'amour de la gloire en faveur de la république; & les Romains ſe ſignalèrent moins par leurs exploits, que par leur dévouement à la patrie. Cette carrière remplie par un longue ſuite de héros, ceux des Romains qui ſuccédèrent, déſeſpérant de pouvoir faire ſenſation dans le même ordre, cherchèrent à ſe diſtinguer par d'autres endroits. Rome

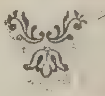
me étoit la maîtresse de la terre; il parut beau de devenir le maître de Rome. Sylla, Marius & quelques autres, montrèrent qu'il n'étoit pas impossible de venir à bout d'un tel projet: César l'exécuta. Ce conquérant si vanté auquel on reprocha tant de choses, fit tout oublier par sa vertu : vertu guerrière, qui fit périr plus d'un million d'hommes, opprima ses concitoyens, & donna des fers à sa patrie. En vain la république employa toutes ses forces pour sauver sa liberté expirante; elle s'épuisa, & tendit les mains à Auguste, qui, de mauvais citoyen, devint le meilleur des maîtres.

Parvenu à l'empire, il termina quelques guerres, & donna bientôt au genre humain la paix la plus universelle dont jamais il eût joui. Les esprits élémentaires ont voulu donner une idée de la douceur de ce repos général par l'agréable perspective de ces paysages, & des travaux champêtres qui s'y trouvent représentés.

Cette paix....... De grace, interrompis-je, suspendez pour un moment le récit rapide de tant de bouleverse-

 ments;

ments; souffrez que mes yeux s'arrêtent sur ce tableau, & qu'un instant de repos rendre le calme à mon cœur agité. Que j'aime à voir ce beau ciel, ces plaines qui se perdent dans le lointain, ces pâturages chargés de troupeaux, ces campagnes couvertes de moissons! La guerre souffle loin de ces climats cet esprit de vertige qui fait l'héroïsme. Voici en effet le séjour de la paix & du repos. Mon imagination me transporte dans ces vallons délicieux: je regarde & je vois la nature dont rien n'interrompt les travaux, faire naître de toutes parts la vie & la volupté. Mes idées se composent, & mes esprits s'appaisent & se tranquillisent, au milieu du calme qui règne dans ces lieux: mon sang, rallenti, prend dans mes veines la douceur du mouvement des ruisseaux qui arrosent ces gazons; & les passions n'ont plus sur mon ame que l'effet du zéphyr, qui semble jouer mollement entre les branches de ces arbres touffus.



CHA-

CHAPITRE XX.

L'AUTRE CÔTÉ.

DE LA GALERIE.

LE préfet reprit bientôt le fil de fon difcours. La rapidité avec laquelle il parcouroit la galerie me laiffoit à peine le temps de jetter un coup d'œil fur les tableaux divers dont il m'expliquoit le fujet. Je ne l'avois point encore vu, & depuis je ne le vis point parler avec autant d'action. Son vifage s'étoit enflammé, fes yeux jettoient des éclairs, & fes paroles précipitées tardoient encore à fon empreffement.

La langue, les mœurs, les loix des Romains, difoit-il, s'étoient rèpandues par toute la terre. Les nations, conquifes & policées, devenoient membres de l'empire; & tous les peuples connus ne formoient qu'une famille. Par quelle fatalité la paix qu'Augufte leur avoit donnée, & qui fembloit inaltérable, fut-elle de fi courte durée? Le genre humain ne fit que refpirer,

& fut bientôt frappé de nouvelles plaies. Quand Rome n'eut plus de royaumes à subjuger; elle eut des rebelles à soumettre. Différentes nations, imaginant une grande félicité ou une grande gloire à se séparer du corps de l'empire, se révoltèrent en Europe, en Asie, en Afrique: toutes furent contenues. Ainsi, la plupart des peuples, jadis attaqués & défaits, alors aggresseurs & réprimés, continuèrent d'être précipités de malheurs en malheurs: &, des tableaux suivants, ceux qui représentent les moments les plus célèbres des premiers empereurs, continueront de t'offrir des spectacles toujours sanglants. Trois règnes, celui de Titus, celui d'Antonin, celui de Marc Aurèle, furent trois beaux jours dans un hiver rigoureux.

Ces temps, néanmoins, étoient des temps de paix; en égard aux siècles qui avoient précédé & qui suivirent. L'empire étoit comme un corps bien constitué, mais qui pourtant essuie quelques indispositions, & annonce qu'il n'est pas loin de son déclin.

Tandis que les Romains, d'abord pour s'accroître, ensuite pour se mainte-

te-

tenir, & quelquefois pour s'enrichir, ténoient la terre en allarmes, abaiſſoient ce qui prétendoit s'élever, & pénétroient par-tout où l'éclat montroit de riches dépouilles; vers le Nord, dans ces climats glacés où la nature ne ſemble parvenir qu'en expirant, s'élevoient & ſe multiplioient, au ſein de la paix & du ſilence, des nations qui devoient un jour abbattre l'orgueil des maîtres de l'univers. Trois ſiècles n'étoient pas encore écoulés depuis la paix d'Auguſte, lorſque, du temps de Valérien, l'eſpoir trompeur d'une vie plus commode & plus heureuſe arma ces peuples groſſiers. Les voilà qui ſortent de leurs repaires, s'aſſemblent en tumulte, marchent en déſordre, & montrent le chemin aux effroyables multitudes qui ſe ſuivirent de ſiècle en ſiècle.

Ces ennemis étrangers ſurvenant aux rébellions internes qui déchiroient l'empire, ébranlèrent le coloſſe. Il réſiſta pourtant quelque temps au poids qui l'entraînoit vers ſa chûte; & tantôt menaçant ruine, tantôt relevé, il ſembloit quelquefois ſur le point de s'affermir de nouveau.

Entre les empereurs qui fucceffivement fe fignalèrent contre les Barbares, Probus contribua le plus à foutenir la Majefté du nom Romain. Vaillant, mais encore plus humain, il détefta la guerre & la fit toujours. Remarques-tu, dans le tableau que tu as fous les yeux, ce vieillard chauve, fon air de candeur, fa phyfionomie refpectable, fa fimplicité dans tout ce qui l'environne? C'eft ce même Probus repréfenté dans l'inftant où, voyant les ennemis de Rome abbaiffés, plein de l'image de cette paix générale qu'il defira toujours, il difoit : *Encore quelques jours, & l'empire n'aura plus befoin de foldats.* Paroles qui le rendoient dignes de la vénération de toute la terre, & qui le firent affaffiner. Les temps pafsèrent, les efforts de Barbares redoublèrent, & le fang continua de couler.

Cependant, les ennemis de Rome s'aguerrirent, & fes défenfeurs dégénérèrent. Ce qui y contribua le plus, fut le fafte qui, multipliant les befoins, force le citoyen à rapporter tout à fon intérêt propre ; l'ineptie de la plupart des empereurs, qui jetta dans les cœurs un engourdiffement que peu

peu d'années établissent, & que des siècles entiers ne peuvent dissiper; peut-être aussi la lassitude des esprits; car cette cupidité, cette ambition, cette hauteur, disons mieux, cette grandeur Romaine étoit dans l'ordre des choses un effort excessif, qui, comme une maladie épidemique parvenue à son plus haut point, doit nécessairement tomber par dégrés.

Quoi qu'il en soit, un siècle & demi après leurs premières invasions, les Barbares commencèrent à faire des progrès réels, & à démembrer l'occident de l'empire. Au milieu des troubles qui s'excitèrent alors, s'établirent quelques royaumes qui subsistent encore aujourd'hui; C'est ainsi que ces tremblements de terre, qui, en soulevant l'Océan, submergent des régions entières, font aussi naître de nouvelles isles au milieu des flots.

Voilà les Goths, qui, après avoir traversé les armes à la main une partie de l'Asie & toute l'Europe, s'établissent en Espagne: les Anglois, peuples de la Germanie, qui passent dans la Grande-Bretagne pour la secourir, & l'envahissent: les Francs, autres Germains,

mains, qui viennent délivrer la Gaule du joug des Romains, & lui font ſubir le leur. Dans ces temps malheureux, Rome ſubit elle-même le ſort qu'elle avoit fait éprouver à tant d'autres villes; elle eſt pillée & ſaccagée à diverſes repriſes.

Mais les tableaux ſuivants te préſentent, dans un point de vue encore plus effrayant, des régions dévaſtées, des campagnes arroſées de ſang, & des villes en cendre. Ce ſont les exploits d'Attila, & ſes courſes rapides dans la Macédoine, la Myſie, la Thrace, l'Italie, & preſque par toute la terre qu'il ravagea. Tant d'horreurs, émanées en détail de divers conquérants, en euſſent fait autant de héros: émanées d'un ſeul, elles en firent un homme affreux. C'eſt ainſi que les vertus guerrières ſe montrent telles qu'elles ſont, & deviennent horribles quand elles ſe concentrent.

Pendant les ravages d'Attila, quelques habitants d'Italie, fuyant ſa fureur, ſe réfugient ſur le bord de la mer Adriatique. Conſidère dans ce tableau ces hommes pâles, ces femmes échevelées, ces enfants éplorés. Les

uns

uns ſe cachent entre les rochers; les autres ſe conſtruiſent des retraites ſouterreines dans ces iſles déſertes; quelques-uns montent ſur les hauteurs, & de toute l'étendue de leur vue regardent ſi l'impitoyable conquérant, dont le nom ſeul les fait frémir, ne les pourſuit pas encore dans ces plages ſi peu faites pour ſervir d'habitation aux hommes. De toute part, tes yeux n'apperçoivent que déſolation & frayeur: bientôt pourtant, ſur ces triſtes débris, va naître & s'élever la ſuperbe Veniſe.

Peu de temps après, le dernier coup eſt porté à l'empire d'Occident. Tyranniſé par ſes maîtres, déchiré par des factions, affoibli par des pertes continuelles, preſſé enfin par une fatale deſtinée, il chancelle ſous quelques empereurs, & tombe ſous Auguſtule. Rome & l'Italie, ſucceſſivement en proie à deux barbares, ſont enſuite réunies à l'empire d'Orient, dont bientôt de nouveaux malheurs les détachèrent.

Deux ſiècles s'écoulèrent dans ces cruelles viciſſituées, lorſqu'un nouveau fléau, Mahomet, s'éleva du côté de l'orient. On ne le vit d'abord

que

que comme un fourbe digne de mépris; mais il avoit une intelligence capable des plus grandes chofes, & une audace qui le portoit aux plus hautes entreprifes. On reconnut jufqu'où il pouvoit aller, lorfqu'il ne fut plus temps de s'oppofer à fes progrès. Il devafta une partie de l'Orient; &, fur ces débris, fonda le royaume de Khalifes. Les peuples qu'il foumit par la force des armes, il fe les attacha par la féduction: &, plus funefte encore à l'humanité que tous ces héros dont le pernicieux éclat paffe avec eux, il fouilla le genre humain d'une tâche qui probablement ne s'effacera jamais.

En Occident, les infortunes des Romains fe renouvellent. Les Lombards défolent l'Italie: les Maures s'établiffent en Efpagne, d'où ils menacent les François: de nouveaux effaims de Barbares font fur le point de fe jetter fur les plus belles parties de l'Europe.

En ce temps, du fein de la France, fortit un prince plein de génie & de cette ardeur militaire qui, dans le calme, eût amené la tempête; mais qui, trouvant l'orage formé, comme un vent impétueux, le diffipa; c'étoit Char-

Charlemagne. Dans ce tableau, il réprime les Sarrasins ; dans cet autre, il subjugue l'Allemagne; plus loin, il éteint en Italie la domination des Lombards, fonde la puissance temporelle des Papes, & reçoit la couronne de l'empire d'Occident.

L'Empire de Charlemagne ne tarda pas à se délabrer. Les partages des princes, & l'ambition de quelques chefs, en détachent des peuples entiers. Des empereurs foibles ou avares donnent ou vendent la liberté à d'autres. Le reste obéit à des maîtres particuliers : le souverain garde à peine le titre & l'ombre de l'autorité.

Remarques-tu cette bataille? vois-tu cette nombreuse armée défaite par 1500 hommes? C'est l'époque de la liberté du corps Helvétique. Membres de l'Empire, mais écrasés par des tyrans, les Suisses secouent le joug, & se forment un gouvernement dont on ne peut trop admirer la sagesse. Leur commerce ne s'étend qu'au nécessaire: ils n'ont de soldats que pour leur sûreté, encore ne s'aguerrissent-ils que les autres nations: une paix constante règne dans la république. Sans convoitise, sans

ſans jalouſie, ſans ambition, la liberté & le néceſſaire leur ſuffiſent. C'eſt le peuple qui parle le moins de philoſophie, & qui eſt le plus philoſophe.

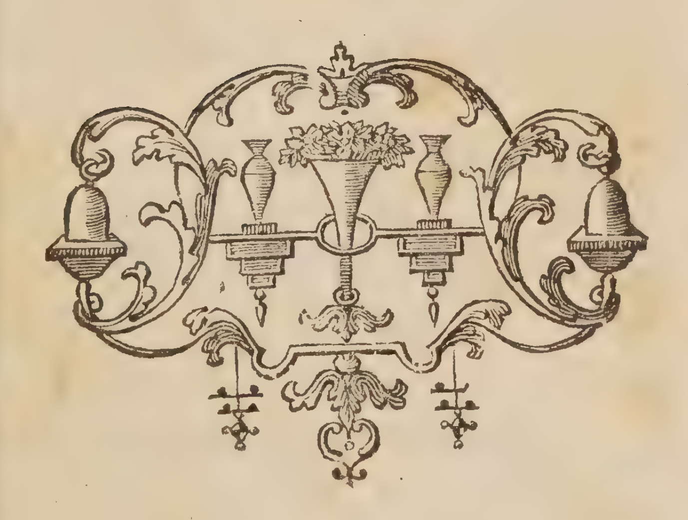
Tandis que le nouvel empire d'Occident ſe déchire, celui d'Orient s'éteint. Tu vois ſortir du fond de l'Aſie le dernier eſſaim de Barbares qui devoit fondre ſur l'Europe. Il s'avance: &, ſemblable à ces maſſes énormes qui acquièrent plus de force à proportion qu'elles ſe précipitent de loin, il accable Conſtantinople, & envahit l'empire d'Orient, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Tel eſt le tiſſu déſaſtreux de l'hiſtoire abrégée du genre humain: la foule des détails n'eſt qu'une foule de malheurs moins célèbres. La totalité des nations, ſur-tout des nations Européenne, eſt comme une maſſe de vif-argent, que l'impreſſion la plus légère met en mouvement, que le moindre choc diviſe & ſubdiviſe, & dont le haſard réunit les parties en mille manières différentes. Qui trouvera le moyen de les fixer?

Fin de la première Partie.

GIPHANTIE.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez DANIEL MONNIER,
M. DCC. LXI.

TABLE
DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.





GIPHANTIE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LE REPAS.

MON zèle m'a conduit plus loin que je n'aurois cru, ajouta le préfet; il eſt temps de penſer à ce qui te concerne. L'air qu'on reſpire à Giphantie eſt vif & chargé de corpuſcules actifs; il ſoutient tes forces; &, malgré les fatigues que tu as eſſuyées dans le déſert, il ne te laiſſe aucun ſentiment de laſſitude. Cela n'empêche pas que tu n'aies beſoin d'une nourriture plus ſolide. Je t'ai fait préparer un repas, & je veux te régaler à la mode des eſprits élémentaires.

Nous ſortimes de la galerie; & le pré-

préfet me conduisit à une grotte, dont l'architecture étoit si bisarre, que je n'ose entreprendre de la décrire. Pour tout meuble, j'apperçus une table de marbre, & un siège de canne sur lequel le préfet me fit asseoir.

Tout ce que je voyois à Giphantie étoit extraordinaire; le repas auquel on m'invita ne le fut pas moins. Trente salières remplies de sels de différentes couleurs occupoient une partie de la table, & formoient un cercle, au milieu duquel on avoit placé un fruit assez semblable à nos melons. A côté, étoit une caraffe pleine d'eau, autour de laquelle d'autres salières formoient un autre cercle.

Cet appareil n'avoit rien de tentant; jamais je ne me sentis moins d'appétit. Cependant, pour ne pas manquer à un hôte auquel je devois tant d'égards, je voulus goûter du fruit qu'il m'offroit. De la terre, que la chymie la plus rigoureuse dépouilleroit de la moindre parcelle étrangère, auroit autant de goût. Je me fis violence pour en avaler quelques morceaux. Je bus un verre d'eau; & je dis au préfet que sûrement

ment mes forces étoient plus que suffisamment réparées, & que, s'il le jugeoit à propos, nous continuerions de visiter les singularités de Giphantie.

Tu as eu la complaisance de goûter du fruit & de la liqueur, me dit-il; tu auras celle d'assaisonner l'un & l'autre. Les poudres salines qui les environnent ont peut-être plus de vertu que tu ne penses. Je t'invite à en essayer.

A ces mots, je considérai plus attentivement les salières; je vis que chacune étoit étiquetée; & je lus, sur celles qui environnoient le fruit insipide, sel de bécasse, sel de caille, sel de macreuse, sel de truite, sel d'orange, sel d'ananas, &c. Sur les autres, je lus, sève concrete de vin du Rhin, sève du Champagne, du Bourgogne, de Scuba d'Irlande, d'huile de Venus, de crème des Barbades, &c.

Ayant repris le fruit, sur une petite tranche je repandis un grain de l'une de ces matières salines; &, l'ayant goutée, je la pris pour une aile d'ortolan. Je regardai la salière qui m'avoit fourni le sel; son étiquette m'annonçoit cette saveur. Etonné de ce phénomène, sur une autre tranche je ré-

répandis du ſel de turbot, & je crus ſavourer l'un des meilleurs turbots que la Manche fourniſſe. Je voulus faire la même épreuve ſur ma boiſſon aqueuſe & peu attrayante; ſelon le ſel que j'y diſſolvois, je bus du vin de Beaune, de Nuis, de Chambertin, &c.

Seigneur préfet, dis-je à l'eſprit élémentaire, vous m'avez fait voir la Colomne, le Globe, le Miroir, les Tableaux; j'ai admiré le mécaniſme de ces chef-d'œuvre, & l'intelligence merveilleuſe des eſprits: mais en ce moment, de l'admiration, je paſſe au deſir. Seroit-il permis à un mortel d'entrer dans les myſtères de la phyſique des eſprits? Puis-je apprendre de vous le ſecret inappréciable de vos poudres ſalines?

Aujourd'hui plus que jamais, continuai-je, les hommes (ſurtout les Babyloniens) recherchent avec empreſſement tout ce qui peut flatter les ſens; & l'une des choſes dont l'émulation ſe pique le plus, c'eſt d'avoir une table délicatement ſervie. Jadis, leurs pères ne regardoient point un bon cuiſinier comme un *homme divin*. Les plus ſim-

ſimples préparations ſuffiſoient à leurs aliments : ils n'imaginoient pas que rien pût l'emporter ſur les vins de leur pays; & quelquefois leur bonhommie en uſoit plus que de raiſon. Les Babyloniens modernes, dégoûtés de cette ſimplicité, & révoltés de ces excès, ont pris une autre méthode. Il ſont devenus ſobres, mais d'une ſobriété ſenſuelle & ambitieuſe, qui, par des extraits & des mêlanges inouis, fait perpétuellement naître de nouvelles ſaveurs. Ils vont chercher, dans les dernières fibres des animaux, la ſubſtance la plus pure; &, ſous le nom d'eſſences, ils renferment dans une petite fiole le produit de ce qui ſuffiroit à la nourriture des plus nombreuſes familles. Les vins les plus exquis n'ont pu fixer leur gout; ils n'attachent leur eſtime qu'à ce qu'ils doivent à une violence faite à l'ordre des productions naturelles. Ils concentrent ce que le vin a de plus actif; ils y joignent tout ce que l'Inde leur envoie d'aromates : &, avec de telles liqueurs, coulent dans leurs veines des ſemences le

feu recueillies de toutes les contrées du monde.

Vous voyez, ſeigneur préfet, (pourſuivis-je) qu'avec le ſecret de vos cryſtalliſations ſavoureuſes, j'aurois de quoi ſatisfaire les palais les plus délicats, & les bouches les plus curieuſes de la variété. Mais, ce qui eſt bien plus important, ces extraits ſalins, que les arts pernicieux du cuiſinier & du diſtillateur n'auroient point préparés, ces extraits, dis-je, ne ruineroient point l'eſtomac en flattant le goût; la ſanté robuſte renaîtroit parmi nous; les tempéraments primitifs ſe rétabliroient peu à peu; & le genre humain reprendroit une nouvelle jeuneſſe. A tous égarts, on pourroit être gourmand avec impunité: & c'eſt beaucoup faire, à l'égard d'un vice qui ne ſe peut plus corriger.

Je ne fus point éconduit: en moins d'une demi-heure, le préfet m'apprit toutes les fineſſes de l'art; & je décompoſe actuellement les ſaveurs, avec la même facilité que Newton décompoſoit les couleurs. De tant de fruits

qui

qui ſe perdent, de tant de plantes de nul uſage de l'herbe même des champs, en un mot, d'un corps quelconque, j'extrais toutes les parties ſavoureuſes qu'il contient; j'analyſe ces parties; je les réduis à leurs parcelles primitives; &, les réuniſſant enſuite dans toutes les proportions imaginables, je forme des poudres ſalines qui préſentent tel goût que l'on ſouhaite. Je puis renfermer dans la plus petite tabatière de quoi dreſſer à l'inſtant un repas complet, entrées, hors-d'œuvres, roti, entremets, deſſerts, vins, caffé, liqueurs, & cela de telle qualité que bon ſemblera. D'un ſeul & unique morceau, fut-il exactement inſipide, je tire à volonté une aîle de perdeau, une cuiſſe de beccaſſine, une langue de carpe, &c. D'une caraffe d'eau, je fais couler le Pomar, l'Aï, le Muſcat, & la Malvoiſie de Candie, & le vin Grec de Chio, & le *Lacryma Chriſti* du Veſuve, & mille autres.

Mon ſecret ſeroit déja publié: mais tous les avantages qui y ſont attachés ne me raſſurent point contre une frayeur, qui, comme on va voir, n'eſt

aſſurément pas ſans fondement. Je crains que cette claſſe de gens ſans ceſſe occupés à ouvrir de nouveaux canaux pour faire couler à eux la ſubſtance du peuple, n'étendant leurs mains avides ſur mon ſel, & n'entreprennent de le diſtribuer en le chargeant de quelques légers impôts. On ſçait que ces légers impôts vont toujours en s'appeſantiſſant, & finiſſent par accabler; aſſez ſemblables à ces pelottes de neige, qui, roulant du ſommet des montagnes, & bientôt devenues des maſſes énormes, déracinent les arbres, renverſent les maiſons, & déſolent les campagnes. Que ces Meſſieurs donnent dans nos papiers publics une aſſurance poſitive que jamais ils ne s'ingéreront dans l'adminiſtration de mes faveurs; le lendemain: je publie mon ſecret, je diſtribue mes poudres, & je régale tout Babylone.

Je crois me connoître en monde: on verra que ces Meſſieurs garderont le ſilence, & moi mon ſel, & que je ne régalerai perſonne.



CHA-

CHAPITRE II.

LES PEPINS.

MON repas fini & ma leçon priſe, nous nous remîmes en route. Profitons, dit mon hôte élémentaire, profitons du couvert que nous offre cette longue allée, & marchons vers le boſquet qui la termine. Chemin faiſant, je te donnerai quelques éclairciſſements ſur ce qui me reſte à te faire voir.

Adam venoit d'être chaſſé du paradis terreſtre, continua-t-il : l'arbre ſur lequel la pomme fatale avoit été cueillie, diſparut : l'innocence, la paix inaltérable, les plaiſirs purs s'évanouirent ; & la Mort couvrit la terre de ſon voile funèbre. Témoins du crime d'Adam & de ſa punition, les eſprits élémentaires reſtèrent dans une conſternation mêlée d'étonnement & de frayeur. Tout étoit dans un ſilence ſemblable à ce calme effrayant qui,

dans une nuit ſombre, ſuccède aux éclats de la foudre.

Un des nôtres apperçut les reſtes de la pomme fatale, s'en ſaiſit avec empreſſement, & y trouva trois pepins : c'étoit trois tréſors.

L'arbre défendu, qui fit le malheur des hommes, devoit en faire le bonheur. Il contenoit le germe des ſciences, des arts, des plaiſirs. Le peu que les hommes en connoiſſent n'eſt rien en comparaiſon de ce que cet arbre myſtérieux eût développé en leur faveur. Il devoit végéter, fleurir, & donner des ſemences ſans fin ; & la moindre de ces ſemences eût été la ſource de plus de délices qu'il n'en exiſta jamais parmi les enfants des homm s.

Nous n'avions garde de négliger les trois pepins échappés à la perte totale que venoit de faire le genre humain : ce n'étoit pas de quoi réparer ſon malheureux ſort, mais c'étoit de quoi l'adoucir. Dès que nous fûmes de retour à Giphantie, nous tînmes conſeil ſur ce que nous pouvions faire en faveur de l'humanité ſi terriblement dé-

déchue. La plupart prirent leur département dans les éléments, pour les gouverner, &, autant qu'il dépendroit d'eux, en diriger les mouvements, conformément aux besoins des hommes. Ceux qui restèrent à Giphantie furent chargés de mettre en terre les trois pepins, & de veiller soigneusement à ce qui devoit en provenir.



CHA



CHAPITRE III.

LE VIEIL AMOUR.

TOut en diſcourant, nous entrâmes dans un boſquet aſſez vaſte, au milieu duquel j'apperçus une étoile formée par des arbriſſeaux de la plus grande beauté. De toutes leurs parties, s'élançoient au loin des gerbes de matière lumineuſe, où ſe peignoient toutes les couleurs de l'Iris. Tel le Soleil, regardé au travers des rameaux d'un arbre épais, ſemble couronné de rayons étincellants, où éclatent les couleurs les plus vives & les plus variées.

Le premier pepin tiré de la pomme fatale & confié à la terre, reprit le préfet de Giphantie, produiſit un arbriſſeau de la nature de ceux que tu vois. Ses feuilles reſſembloient à celles du myrte. Ses fleurs pourpres, tachetées de blanc, s'élevoient autour de leurs tiges en forme de pyramides.

Ses

Ses rameaux étoient ſerrés, & s'entrelaçoient les uns dans les autres en mille manière différentes. C'étoit l'arbre le plus beau qu'eut jamais produit la nature : auſſi étoit-il l'objet de ſes complaiſances. Un doux zéphyr, agitant mollement ſes feuilles ſembloit les animers ; & jamais elles ne furent emportées par le ſouffle impétueux des aquilons ; jamais le froid des hivers n'interrompit le cours de ſa ſève ; jamais les chaleurs brûlantes de l'été n'epuiſèrent ſes ſucs : un printemps éternel règnoit autour de lui. Cet arbre unique étoit l'arbre d'Amour.

On ſçait aſſez quelle influence peuvent avoir ſur nous les corpuſcules étrangers dont l'air eſt chargé. Les uns accélèrent le mouvement du ſang, ou le rallentiſſent ; les autres appeſantiſſent l'eſprit, où le dégagent & l'élèvent ; quelquefois ils égayent l'imagination, & quelquefois ils l'obſcurciſſent & jettent dans les ſombres vapeurs de la mélancolie. Ceux qui s'exhaloient de l'arbre d'Amour, & ſe répandoient ſur la ſurface de la terre, y portèrent les ſemences de la volupté

la plus féduifante. Jufqu'alors les hommes, abandonnés à un inftinct aveugle qui les portoit à la réproduction, partageoient cet avantage, fi c'en eft un, avec le refte des animaux. Mais bientôt, comme une fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du foleil, leurs cœurs s'épanouirent aux premiers traits de l'amour, & l'inftinct fit place au fentiment.

Avec cette paffion, ils reçurent une feconde vie; la nature leur parut changer de face; tout devint intéreffant pour eux; tout les attendriffoit.

Les autres paffions difparurent, ou étoient, à l'égard de celle-ci, comme les rivières font à l'égard d'un fleuve dans lequel elles vont fe perdre.

Supérieur à tous les événements, il aiguifoit les plaifirs, émouffoit les peines, & donnoit de l'agrément aux chofes les plus indifférentes. Il animoit les graces de la jeuneffe, adouciffoit les infirmités de la vieilleffe, & ne s'éteignoit qu'avec la vie.

Son pouvoir ne fe bornoit pas à faire naître un attachement tendre & inaltérable pour un objet aimé; il infpi-

roit

roit encore certain ſentiment de douceur, qui ſe répandoit ſur tous les hommes, & les uniſſoit entre eux. La ſociété fut alors comme une chaîne ſans fin; chaque anneau étoit compoſé de deux cœurs unis par l'amour.

Le plaiſir des autres ne faiſoit le tourment de perſonne: la ſombre jalouſie n'avoit point enveloppé le cœur humain, & l'envie n'y avoit point verſé ſon poiſon. L'union multiplioit les délices: l'on n'étoit pas tant heureux par ſon propre bonheur, que par celui des autres.

Le genre humain étoit encore dans l'enfance, & les hommes ne connoiſſoient point les excès. L'adverſité ne les déprimoit point juſqu'à les anéantir, & la proſpérité ne les enfloit point juſqu'à les faire ſortir d'eux-mêmes. Leurs beſoins étoient en petit nombre, les arts ne les avoient point multipliés. L'affreuſe indigence ne parut point parmi eux, parce qu'ils ne connurent point l'opulence; chacun avoit le néceſſaire, parce que perſonne n'avoit le ſuperflu. Le ridicule des rangs étoit

toit ignoré: on ne s'élevoit point avec insolence, on ne rampoit point avec indignité; nul n'étoit petit, parce que nul n'étoit grand. Tout étoit dans l'ordre; & les hommes furent autant heureux qu'il leur est donné de l'être. O nature! que ne fais-tu luire encore à nos yeux ces jours de paix, de concorde & d'amour!



CHA-

CHAPITRE IV.

LES GREFFES.

L'Ortie piquante & la ronce ſauvage multiplient & ſe renouvellent, pourſuivit l'eſprit élémentaire: l'arbe d'amour n'eut point cet avantage. Ses fleurs diſparoiſſoient ſans laiſſer aucune graine, & ſes rejettons mis en terre ne prenoient point racine; ils mouroient, & la nature en gémiſſoit.

Cependant cet arbre unique menaçoit ruine; ſa ſève abandonnoit la plupart des branches, & les feuilles flétries ſe deſſéchoient ſur leurs rameaux.

Les eſprits élémentaires ſentirent tout le prix du tréſor qui étoit ſur le point d'échapper aux enfants des hommes, & tremblèrent pour eux. Ils s'empreſſèrent donc à chercher le moyen de fixer l'amour ſur la terre, & crurent l'avoir trouvé.

Ils prirent, ſur l'arbre languiſſant & épuiſé, ſes plus beaux rejettons, & les

les greffèrent ſur différents autres arbres. Cette précaution ſauva l'amour, mais en même temps le dénatura. Nourris d'une ſève étrangère, ces rejettons & leurs émanations ne tardèrent pas à dégénérer : telles ces plantes externes, qui ſubſiſtent dans vos jardins par les ſoins aſſidus de celui qui les cultive, changent de nature, & perdent preſque toutes leurs vertus.

L'amour ſubſiſta donc parmi les hommes; mais quel amour! Il naiſſoit du caprice, s'attachoit ſans choix, & s'évanouiſſoit par légèreté : il devint tel qu'il eſt encore aujourd'hui parmi vous. Ce n'eſt plus ce lien commun qui uniſſoit le genre humain, & le rendoit heureux; c'eſt au contraire une ſource intariſſable de diſcordes. Autrefois, il étoit plus fort lui ſeul que toutes les autres paſſions enſemble; il n'étoit ſoumis qu'à la raiſon : aujourd'hui la plus foible paſſion l'emporte ſur lui; il n'y a que la raiſon qu'il n'écoute point.

Diſons mieux; il n'eſt plus d'amour: des phantômes ont pris ſa place, & reçoivent les hommages des hommes. L'un ne trouve que dans les plus hauts rangs

rangs des objets dignes de ſes vœux; il croit avoir de l'amour, il n'a que de l'ambition. L'autre fixe ſon cœur où la fortune étale ſes dons; il penſe que l'amour le guide, c'eſt la ſoif des richeſſes. Un autre fuit les lieux où la délicateſſe du ſentiment exige des ſoins & des égards, & court où une volupté aiſée ne lui laiſſe pas même le temps de deſirer. Quel eſt le principe de ſes empreſſements? un goût dépravé pour le plaiſir. D'amour pur, ſincère & ſans mêlange, il n'en eſt plus; les greffes ont tout gâté.

A Babylone, l'amour dégénéré varia comme les modes, les mœurs & toute autre choſe. Il donna d'abord dans le romaneſque: c'étoit au temps des bons chevaliers. Tout n'étoit que feu, tranſport, extaſe. L'œil d'une belle étoit un ſoleil, le cœur d'un amant un volcan, & le reſte à l'avenant.

Dans la ſuite, on trouva que tout cela ſortoit un peu de la nature; on voulut s'en rapprocher. On habilla l'amour en berger, on lui donna un troupeau & une muſette; & dès-lors il ne

parla plus que le langage des champs. Au milieu de ſa ville bruyante & tumultueuſe, un Babylonien chantoit la fraîcheur des bocages, invitoit ſa maîtreſſe à y conduire ſon troupeau, & s'offroit à le garder des loups.

Les propos de bergerie épuiſés, on raffina ſur le ſentiment, & l'eſprit analyſa le cœur. Jamais l'amour ne s'étoit vu ſi ſubtil. Pour faire à une fille qu'on aimoit un compliment un peu paſſable, il falloit être métaphyſicien de la bonne force.

Les Babyloniens, las de penſer ſi profondement, du haut de cette ſublime métaphyſique, tombèrent dans les propos libres, les équivoques & les hiſtoriettes luxurieuſes. Leur conduite ſe conforma à peu près à leurs diſcours; & l'amour, après avoir été preux chevalier, berger doucereux & ſublime métaphyſicien, eſt enfin devenu libertin. Il ne tardera pas à être débauché, s'il ne l'eſt déjà: après quoi il ne lui reſtera plus qu'à devenir dévot; & c'eſt où je l'attends.

Au ſurplus, les Babyloniens ſe flattent d'être le peuple le plus reſpec-

tueux envers les dames, & ſe vantent de tenir cela de leurs ancêtres. A cet égard comme à tout autre, il faut diſtinguer deux choſes à Babylone, l'apparence & le fond. En apparence, point d'endroit où les femmes ſoient plus honorées; dans le fond, point d'endroit où l'on ait pour elles moins de conſidération. Au dehors ce n'eſt qu'hommages, au dedans ce n'eſt que mépris. Et même un principe à Babylone, c'eſt qu'on ne peut, dans une aſſemblée, être trop reſpectueux pour le ſexe, ni l'être trop peu dans un tête-à-tête.



CHAPITRE V.

LA VOLUPTÉ.

NOus fortîmes du bofquet. Les hommes, dis-je au préfet de Giphantie, vous doivent beaucoup de leur avoir confervé l'amour, tout dégénéré qu'il eft. Si vous fçaviez quel vuide il y a aujourd'hui chez eux! Leurs plaifirs font fi rares, que le moindre de tous doit leur être infiniment précieux. L'amour ne fait plus leur bonheur; mais au moins les amufe-t-il. Que feroit-on à Babylone, fi cette paffion ne mettoit en jeu toutes ces ftatues ambulantes que vous voyez s'empreffer autour des femmes? On foupire, on fe plaint, on demande, on preffe, on obtient, on eft heureux ou dupe; ce qui revient prefque toujours au même: mais le temps paffe, & c'eft beaucoup pour les Babyloniens.

„ Au commencement, reprit l'ef-

„ prit

„ ſprit élémentaire, la Nature, tou-
„ jours attentive au bien-être des
„ hommes, produiſit la Volupté. C'é-
„ toit une beauté ſimple & naïve,
„ mais pleine de ces attraits qui ca-
„ ractériſent tout ce qui ſort des
„ mains de cette mère commune de
„ tous les êtres. La Nature lui don-
„ na une coupe d'or, & lui dit: Al-
„ lez parmi les hommes; puiſez le plai-
„ ſir dans mes ouvrages; préſentez-le
„ ſans diſtinction à tous les mortels;
„ & déſaltérez le genre humain, mais
„ ne l'enivrez pas.

„ La Volupté parut donc ſur la ter-
„ re. Les hommes accoururent en
„ foule; tous bûrent abondamment
„ dans ſa coupe; tous ſe déſaltéroient,
„ aucun ne s'enivroit. La Volupté ſe
„ faiſoit deſirer, ſe préſentoit à pro-
„ pos, & toujours étoit reçue avec
„ empreſſement. Comme elle ſe don-
„ noit ſans ſe livrer, elle fut toujours
„ chérie, & n'inſpira jamais de dé-
„ goût. Les hommes, qui n'étoient
„ point énervés par les excès, con-
„ ſervoient dans l'âge le plus avancé

„ toute la fraîcheur de leurs organes ;
„ leur goût ne s'ufoit point ; & la
„ vieilleffe puifoit encore dans la cou-
„ pe de la Volupté.

„ Il eft un rival de la Nature, qu'on
„ appelle l'Art. Sans ceffe occupé à
„ fe rendre utile ou agréable à la fo-
„ ciété, il tâche de fuppléer à ce que
„ la Nature ne peut ou ne veut pas
„ faire pour les hommes. Il reprend
„ les ouvrages qu'elle produit, les
„ retouche quelquefois les embellit,
„ fouvent les mafque & les dégra-
„ de.

„ L'Art ne manqua pas de porter
„ fes vues fur la conduite de la Vo-
„ lupté, & de rafiner fur tout ce
„ qu'elle offroit aux hommes. Il ne
„ pouvoit fouffrir d'intervalle entre
„ les plaifirs, & vouloit qu'ils fe
„ fuccédaffent fans fin. Il fit des re-
„ cherches dans toutes les contrées
„ du monde, réunit tous les objets
„ de la fenfualité, & multiplia en mille
„ manières les délices des fens. Les
„ hommes, environnés de tant d'ob-
„ jets flatteurs, fe crurent heureux,

„ &

„ & dirent, dans leur ivresse: *Sans*
„ *l'Art, la Nature n'est rien.* Mais
„ bientôt leurs sens furent rassasiés;
„ la satiété les conduisit au dégoût;
„ & le dégoût les rendit ineptes à
„ tout genre de plaisir. Ni l'Art ni
„ la Nature ne furent plus capables de
„ les affecter à certain dégré. Depuis
„ ce temps, à peine peuvent-ils
„ s'amuser, se dissiper, se distraire:
„ la Volupté n'est plus faite pour
„ eux".





CHAPITRE VI.

JEUNESSE PERPÉTUELLE.

IL n'eſt point d'endroit, pourſuivit l'eſprit élémentaire, où ces diſſipations, imaginées pour remplacer la volupté pure, ſoient plus néceſſaires qu'à Babylone; auſſi n'eſt-il point d'endroit où elles ſoient plus fréquentes.

On ſçait que les Babyloniens ne ſont guère faits pour penſur; &, pour cauſe, on ne ſe ſoucie pas qu'ils penſent. Une ſage politique s'eſt toujours propeſé d'occuper le plus de monde qu'il eſt poſſible, & d'amuſer le reſte.

C'eſt pour ces derniers qu'on encourage les arts d'agrément, qu'on entretient à grands frais de vaſtes promenades, qu'on ouvre des ſpectacles de tout genre, & qu'on tolère tant d'établiſſements, où le jeu, le vin & le libertinage ſervent de pâture à ces hommes deſœuvrés qui, ſans ces diſtractions

tions, ne manqueroient pas de jetter le trouble dans la ſociété.

Ces diſſipations variées rempliſſent tous les moments de la vie, à tel point, qu'il n'en reſte pas un où l'on puiſſe ſe recueillir & compter les années qui s'écoulent inſenſiblement. On décline, on tombe en décadence, on ſe trouve accablé ſous le poids des années; & l'on n'y a pas penſé.

Diſons mieux: Il n'eſt point de vieilleſſe à Babylone pour les hommes de cette claſſe: une jeuneſſe perpétuelle forme le tiſſu de leur vie; on a toujours les mêmes agitations dans le cœur, le même engourdiſſement dans l'ame, le même vuide dans l'eſprit. Des jeunes gens de vingt cinq, & de ſoixante ans, vont d'un pas égal au même but. Les deſirs, les empreſſements, les ſaillies, le déſordre, ſont les mêmes. Tout en s'oubliant, on va toujours; & la mort ſeule eſt capable d'arrêter le cours de cette jeuneſſe décrépite.

Une choſe ſingulière, c'eſt que l'autre jour un de ces jeunes vieillards s'aviſa de faire des réflexions: „ Dès „ qu'on

„ qu'on eſt parvenu, comme moi, à
„ certain âge, diſoit-il, on ne vit plus
„ complettement, on meurt en détail,
„ & l'on doit ſucceſſivement renoncer
„ à tout ce que notre état ne compor-
„ te plus. Il eſt des choſes qui ne
„ conviennent à perſonne, qu'on paſ-
„ ſe pourtant à la jeuneſſe : mais qui
„ rendent un vieillard ridicule. Qu'ai-
„ je affaire maintenant de ces meubles
„ recherchés, de ces équipages bril-
„ lants, de cette table ſervie avec tant
„ de profuſion? Suis-je excuſable de
„ garder cette maîtreſſe, dont le luxe
„ ne manquera pas d'achever ma rui-
„ ne? Me ſied-il de paroître encore
„ dans ces lieux où le libertinage em-
„ porte une jeuneſſe inconſidérée? Je
„ me dégagerai du monde auquel je
„ ne ſuis plus propre, & j'embraſſerai
„ cette vie tranquille & retirée à la-
„ quelle invite le déclin de l'âge. Ce
„ que je retrancherai de mes dépen-
„ ſes, je le mettrai aux mains de ce
„ neveu, qui entre dans le monde, &
„ devroit y entrer avec un certain é-
„ clat. Puiſque je meurs en détail, il
„ doit auſſi hériter en détail ".

Ce

Ce parti pris & bien pris, un de ſes amis le vient voir, le trouve penſif, l'interroge, & apprend ſes réſolutions. „ Eh quoi! lui dit-il, tu n'as „ pas encore aſſez d'eſprit pour réſi-„ ſter à la raiſon? Elle frappe, elle „ eſt ſur le point d'entrer! Qu'en „ veux-tu faire? Elle peut être utile „ chez un jeune homme, en mettant „ un frein à la fougue des paſſions; „ elle ne peut être que funeſte chez „ un vieillard, en achevant d'étein-„ dre le peu de goût qui lui reſte pour „ les plaiſirs. Qu'il fera beau voir les „ Morales de Plutarque, les Eſſais de „ Nicole, & les Penſées de Paſcal, „ ſe loger dans ton cerveau, & ſe pla-„ cer à côté des Journées de Bocace, „ des Contes de La Fontaine, & des „ Epigrammes de Rouſſeau! Crois-„ moi: la raiſon n'eſt bonne que pour „ ceux qui la cultivent de longue „ main; des têtes faites comme les „ nôtres ne ſçauroient s'en accommo-„ der. Nos maximes & les ſiennes ſe „ choqueroient avec trop de violence; „ &, au lieu de régler tout, elle jet-

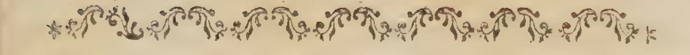
„ teroit

„ teroit tout dans le déſordre & la
„ confuſion.

„ Mais, reprit notre nouveau con-
„ verti, ſçais-tu que tu fais-là de l'é-
„ loquence, & de la plus rare? Ja-
„ mais on n'employa tant de raiſon,
„ pour prouver qu'il faut déraiſonner.
„ Partons, cher Marquis: un ſouper
„ libre nous attend chez la ***, où
„ cette nymphe, que tu connois, a-
„ chèvera de me perſuader: de-là,
„ nous irons au bal. A demain, le
„ Champagne chez ta parente la com-
„ teſſe, & le lanſquenet chez notre
„ ami le préſident ".



CHA-



CHAPITRE VII.

LES DÉMANGEAISONS.

NOus marchions au Midi. De ce côté-là, Giphantie ſe termine en pointe, & forme un petit promontoire, d'où la vue s'étend aſſez loin. Ce promontoire eſt tout couvert d'une plante, dont les rameaux deſcendent & rampent de tous côtés. C'eſt la production du ſecond pepin. Cette plante ne porte jamais, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits: elle eſt formée d'un nombre infini de filets très-minces, qui ſortent les uns des autres.

Conſidère attentivement ces filets, me dit le préfet. Vois-tu, à leur extrémité, de petits corps un peu allongés, qui ſe remuent aſſez vivement? Ce ſont des vermiſſeaux qui naiſſent de cette plante; ſoit que la végétation, portée au-delà de ſes bornes ordinaires, les produiſe; ſoit qu'il ſurvienne, à l'extrémité des filets, une

ſorte de corruption qui les engendre. Dans la ſuite, ces vermiſſeau s'amaigriſſent au point qu'ils deviennent imperceptibles: mais, en même temps, il leur naît des aîles; &, devenus moucherons, ils s'envolent & ſe diſperſent ſur la terre. Là ces moucherons inviſibles s'attachent aux hommes, & ne ceſſent de les piquer d'un aiguillon dont la nature les apourvus.

Et comme la tarentule, avec le poiſon qu'elle dépoſe dans la plaie qu'elle a faite, inſpire un deſir immodéré de s'agiter, de ſauter, de danſer; de même ces petits inſectes cauſent, ſuivant leurs différentes eſpèces, différentes démangeaiſons: telle eſt la démangeaiſon de parler, la démangeaiſon d'écrire, la démangeaiſon de ſçavoir, la démangeaiſon de briller, la démangeaiſon d'être connu, & cent autres. Delà, tous les mouvements que ſe donnent les hommes, tous les efforts qu'ils font, toutes les paſſions qui les agitent.

La ſenſation qu'ils éprouvent dans ces circonſtances eſt ſi manifeſtement telle que nous le diſons, que, quand

on

on apperçoit quelqu'un dans une agitation extraordinaire d'esprit ou de corps, on ne manque point de demander quelle mouche le pique ? Sans qu'on en puiſſe rien voir, on ſent que le principe de tant de mouvements eſt une piquure : ſouvent on l'a éprouvé ſoi-même, & l'on ſçait à quoi s'en tenir.

Les hommes, une fois atteints de de ces piquures iuquiétantes, ne prennent plus de repos. Celui qui eſt attaqué, par exemple, de la démangeaiſon de parler, va ſans fin diſcourant avec tout le genre humain, redreſſant ceux qui n'en ont aucun beſoin, inſtruiſant ceux qui en ſçavant plus que lui. Son viſage s'épanouit, s'allonge, ſe contracte à volonté : il rit avec ceux qui rient, pleure avec ceux qui pleurent ; & ne prend part, ni aux chagrins de ceux-ci, ni à la joie de ceux-là. Si par haſard il vous laiſſe jour à dire quelque choſe, parlez rapidement & ne vous arrêtez point ; car, à l'inſtant, il reprendroit, & ne s'expoſeroit plus à laiſſer le moindre vuide. Jamais il ne prête ſon attention à perſon-

ne ; &, lors même qu'il ſemble ſe taire, il parle encore à voix baſſe & en lui-même. Il ne mépriſe rien tant que ces animaux taciturnes, qui écoutent peu & parlent encore moins; & il ne trouve point d'hommes plus dignes d'envie que ceux qui ont le talent de ſe faire un cercle d'admirateurs, d'élever la voix au milieu d'eux, & de dire des riens ſans ceſſe applaudis.

Quelquefois la démangeaiſon de parler ſe change en démangeaiſon d'écrire: ce qui revient au même; car, écrire, c'eſt parler à toute la terre. Alors ces flots de paroles, qui couloient de la bouche, changent de route, & coulent de la plume.... Que de babillards dans ces bibliothèques ſilentieuſes! Oh! que ceux qui ont des oreilles & parcourent ces immenſes collections, doivent être étourdis de tout ce qu'ils entendent! Ce ſont de grandes foires, où chaque auteur vante de ſon mieux ſa marchandiſe, & n'épargne rien pour avoir du débit. Venez, dit un ancien, venez chez nous apprendre à pratiquer la vertu & à devenir heureux; remontez & puiſez à ces

ſour-

ſources pures, dont la corruption des hommes infecta les ruiſſeaux. Venez plutôt à nous, s'écrie un moderne : le temps & l'obſervation nous ont ouvert les yeux ; nous voyons les choſes, & ne demandons qu'à vous les faire voir. N'en croyez rien, dit un romancier, & ne cherchez point ici de vérités ; elles ſont encore au fond du puits de Démocrite. Pour de l'amuſement, je m'offre des premiers à vous en procurer. Venez lire chez moi les faits & geſtes du duc de ***, le modèle de la cour ; il n'a jamais entrepris une fille qu'il ne l'ait ſéduite ; il a troublé plus de cinquante ménages, conſterné plus de vingt familles, & jetté des villes entières dans le déréglement : comme on voit, ce devoit être un des hommes les plus accomplis de ce ſiècle. J'ai à vous offrir des choſes plus intéreſſantes que tout cela, dit un verſificateur : j'ai les plus jolies odes & les plus belles chanſons du monde, de petits vers tendres, des bouquets pour Iris, & un recueil complet de tous les énigmes & logogryphes qui depuis dix ans ont épuiſé la ſagacité

des plus fortes têtes de Babylone. Laiſſez-là ces bagatelles, dit un poëte tragique, & venez à moi: je manie les paſſions à mon gré; je veux vous arracher des pleurs, je veux vous tranſporter hors de vous-même, je veux vous faire dreſſer les cheveux à la tête. Cela eſt fort gracieux, ſans doute, reprend un auteur comique: mais je crois qu'il vaut mieux s'adreſſer à moi, qui vous ferai rire de tous les autres & de vous-même. Ils me font pitié tous tant qu'ils ſont, interrompt un miſanthrope: brûlez-moi tous ces livres-là & le mien auſſi; & qu'il ne ſoit plus parlé de littérature, d'arts, de ſciences & autres miſères ſemblables; car, c'eſt moi qui vous le dis, tant que vous aurez de la raiſon, vous n'aurez ni ſageſſe, ni conduite, ni bonheur.

Je ne dis rien de la démangeaiſon de ſçavoir, qui devroit toujours précéder celle d'écrire, & qui pour l'ordinaire ne la ſuit que d'aſſez loin, & ſouvent ne vient jamais.

A Babylone, la démangeaiſon de ſe ſingulariſer eſt comme une maladie épidé-

épidémique. On ſçait aſſez en quoi les Babyloniens ſe reſſemblent; mais on ne finiroit d'un ſiècle, ſi l'on vouloit dire en quoi ils diffèrent. Chacun ſe diſtingue par quelque trait ſingulier. De-là vient la mode des portraits, & la facilité d'en faire. Faites-les d'imagination; vous êtes ſur qu'ils trouveront leur reſſemblance: faites-les d'après nature, jamais vous ne manquerez d'originaux. Il en eſt pour la chaire, à l'uſage des orateurs qui manquent d'onction; il en eſt pour le théâtre, à l'uſage des poëtes qui manquent de génie; il en eſt pour les écrits de tout genre, à l'uſage des auteurs qui manquent d'idées.

L'inquiétude la plus forte que ces inſectes produiſent, eſt la démangeaiſon d'être connu. Tu ne ſçaurois croire quels efforts font tous les hommes piqués de cet aiguillon. Je dis tous les hommes; car, qui n'a pas des vues ſur la renommée? L'artiſan montre ſon travail, le joueur ſes calculs, le poëte ſes images, l'orateur ſes grans traits, le ſçavant ſes découvertes, le

général d'armée ſes campagnes, le miniſtre ſes ſyſtêmes. Et tel qui connoit tout le néant de cette chimère, en contemple encore les attraits & ſoupire: C'eſt ainſi qu'un amant, le cœur tout en déſordre, s'efforce de quitter une maîtreſſe infidelle, dont il ne peut ſe détacher. Que de vues, de réflexions, d'efforts d'imagination, pour percer & faire parler de ſoi! que de choſes eſſayées & abandonnées! que d'eſpoirs, de craintes, de ſoucis! que de folies dans tous les genres!



CHA-

CHAPITRE VIII.

LES COMPENSATIONS.

VOus me dites là des chofes très-fingulières, repris-je. Mais je ne conçois pas pourquoi les efprits élémentaires élèvant & cultivent cette plante avec tant de foin. Eux, qui nous veulent tant de bien, ne nous en font guère à cet égard. Voir les hommes, aiguillonnés au vif, s'agiter comme des fous, & perdre tête pour des chimères, c'eft une chofe digne de pitié, felon moi; mais peut-être eft-ce un amufement pour nos feigneurs les efprits élémentaires.

Comme bien d'autres, repliqua le préfet, tu juges & ne vois les chofes que par une face. Les démangeaifons ont bien quelques inconvénients; mais ce n'eft rien en comparaifon de leurs avantages. Sans la démangeaifon de parler & décrire, connoîtriez-vous l'éloquence? Les fciences fe feroient-elles

tranſmiſes & accrues de génération en génération ? Ne feriez-vous pas comme autant d'enfants mal élevés, ſans idées, ſans connoiſſances, ſans principes? Si ce n'étoit la démangeaiſon d'être connu, qui ſe chargeroit de vous amuſer de vous inſtruire, de vous être utile par les découvertes les plus intéreſſantes ? Sans la démangeaiſon de dominer, qui s'empreſſera de débrouiller le chaos de vos loix, d'écouter & de juger vos querelles, de veiller au bon ordre ? Sans la démangeaiſon de briller, dans quel royaume la politique trouveroit-elle le débit de ces reſpectables colifichets, dont elle décore ceux qu'elle veut diſtinguer ? Cependant, ce genre de riens doit, pour le bien d'un état, s'acquérir au prix même du ſang. Grace à nos moucherons, il ſe trouve des fous qui ſacrifient tout pour s'en pourvoir, & d'autres fous qui les regardent avec vénération.

Otez nos inſectes, les hommes ſtupides demeurent rangés à côté les uns des autres, comme autant de ſtatues ; lâchez nos inſectes, ces ſtatues ſe raniment & fourmillent de toute part. L'un

L'un chante, l'autre danſe, celui-ci lit ſes vers & entre en extaſe, celui-là l'écoute & s'ennuie: voilà le chymiſte à ſes fourneaux, le ſpéculateur dans ſon cabinet, le commerçant en mer: l'aſtronome découvre un nouveau ſatellite, le médecin un nouveau remede, le militaire une nouvelle manœuvre: voilà des hommes, enfin. Et tout cela, on le doit à cette plante & à nos ſoins.

De grace, dis-je au préfet éloignons-nous de cette plante admirable; je crains plus que je ne puis dire le voiſinage de ces volatilles. J'aime fort à leur voir occaſionner tant de biens; mais je redoute encore plus les inquiétudes qui en procèdent.





CHAPITRE IX.

NIL ADMIRARI.

UNE ſi grande timidité, reprit le préfet, me ſurprend. Dis-moi, je te prie, quelle idée te formes-tu de ce qu'on nomme grandeurs, dignités, premiers rangs de la ſociété ?

Je ſuis en ce monde, répondis-je comme un voyageur qui paſſe & regarde curieuſement les objets ; mais qui n'en deſire aucun, parce qu'il ne fait que paſſer. Au ſurplus, ſi l'on eſtime les choſes ſelon la meſure de bonheur qu'elles procurent, je ne penſe pas qu'on doive faire grand cas des places les plus ſublimes ; car je vois qu'elles ne font la félicité de perſonne, & qu'elles font le malheur de beaucoup de gens.

Et les richeſſes, ajouta le préfet ?

Le plaiſir, pourſuivis-je, eſt comme une denrée fort rare, dont cependant chacun veut faire emplette. Du nom-

nombre de ceux qui réussissent à s'en pourvoir, les riches l'achètent fort cher, les autres l'ont à bon compte: autant vaut être de ceux-ci que de ceux-là. Si peu qu'il existe de plaisirs, il en est pour le dernier dégré, tout autant que pour le premier.

Et l'esprit, le génie, les talents, continua-t-il?

La moitié du monde, repliquai-je, cherche à amuser l'autre. La première classe est formée de gens à talents. Ce sont des hommes dont la nature monta le cerveau un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Ils sont sans cesse occupés à plaire: s'ils ne réussissent pas, ils en conçoivent un chagrin qui les consume; s'ils réussissent, ce n'est jamais complettement, & une seule critique leur cause plus de peines que tous les éloges ensemble ne leur donnent de plaisir. Il est donc plus avantageux d'être de la seconde classe, c'est-à.dire, du nombre de ceux qui s'amusent des autres.

A ce que je vois, dit le préfet, l'aspect des grands & de la pompe qui les environne, de l'homme de lettres & de

de toute l'étendue de fon génie, du riche & de l'immenfité de fes poffeffions; cet afpect, dis-je, ne te porte pas infiniment à la tête.

Oh ! je vous avoue, repliquai-je, que jamais homme ne fut moins ébloui detout cela, que moi. Un certain fens-froid m'enveloppe exactement; & mepréferve de toute impreffion vive. Je vois du même œil l'ignorant qui ne fçait rien, & le fçavant qui fçait tout, excepté la vérité; le protecteur qui plane, quoiqu'il fente fon foible; & le protégé qui rampe, quoiqu'il fente fa fupériorté; le payfan qui fe dégoûte de la fimplicité de fes aliments, & le riche fenfuel qui, au milieu de trente mets délicats, trouve à peine de quoi dîner: la ducheffe qui fe charge de pierreries, & la bergère qui fe pare de fleurs; la vanité qui s'épanouit dans les cabanes comme dans les palais, & donne la main au petit comme au grand; l'ennui qui s'affied fur le trônne à côté des rois: ou qui fuit le philofophe dans la folitude. Tous les rôles à mon fens fe valent bien; mais je ne me foucie pas d'en jouer aucun.

Mon

Mon desir seroit d'observer tout & de m'occuper de rien. Voilà pourquoi je craignois le voisinage de ces moucherons inquiétants.....

Et voilà précisément pourquoi tu n'en avois rien à craindre, interrompit le préfet. Tu n'admires rien; il suffit: ces moucherons ne peuvent avoir prise sur toi. La première impression qu'ils doivent faire est une impression d'étonnement & d'admiration; s'ils ne la font pas, leur coup est manqué. Mais, dès que l'admiration s'est introduite, elle est bientôt suivie par la foule des passions. Car, dans l'objet qui étonne, on imagine un grand bien ou un grand mal. Delà, l'amour ou l'aversion, & tout ce qui les accompagne; le desir inquiet, dont l'œil ne se ferma jamais; la joie, qui embrasse son objet & le dévore; la tristesse qui, de loin & la larme aux yeux, contemple & appelle le sien; la confiance, qui va tête levée & souvent se précipite; le désespoir, que précède la crainte & que suit la fureur, & mille autres. Si tu veux rester à couvert de leurs attaques, garde constamment ton sens-froid, & ne pers jamais de vue le grand principe, *Nil admirari.*

CHA-



CHAPITRE X.

L'ARBRE FANTASTIQUE.

APRE'S avoir marché quelque temps ſur les bords d'un ruiſſeau, nous entrâmes dans une belle & vaſte prairie. Elle étoit émaillée de mille ſortes de fleurs, dont les couleurs variées ſe confondoient dans le lointain, & formoient des tapis éclatants, tels que l'art n'en a jamais tiſſu. Cette prairie eſt terminée par une pièce de roche, comme par un mur. Un arbre s'y étendoit en eſpalier, & ne s'élevoit guère qu'à hauteur d'homme, mais ſe prolongeoit à droite & à gauche ſur toute la longueur de la roche, c'eſt-à-dire, plus de trois cents pas. Ses feuilles étoient très-minces & très-étroites, mais en ſi grande quantité, qu'il n'étoit pas poſſible d'appercevoir la moindre partie, ni du tronc, ni des branches, ni de la ſurface du rocher qu'elles occupoient.

Tu

Tu vois, dit le préfet, la production du troiſième & dernier pepin ; nous lui donnons le nom d'Arbre fantaſtique.

C'eſt de cet arbre précieux que tirent leur origine les inventions, les découvertes, les arts, les ſciences ; & cela par une mécanique qui va t'étonner.

Tu ſçais que les nerfs des feuilles d'un arbre s'arrangent uniformément ſur chacune d'entre elles ; en voir une, c'eſt voir toutes les autres. Ici, cette uniformité n'a point lieu ; chaque feuille a ſes nerfs arrangés à ſa manière : il n'y en a pas deux ſur l'Arbre fantaſtique qui ſe reſſemblent, Mais, ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que, ſur chaque feuille, les nervures s'arrangent ſymmétriquement, & repréſentent diſtinctement mille ſortes d'objets ; tantôt une colomnade, un obéliſque, une décoration ; tantôt des inſtruments d'arts & de métiers ; ici, des figures de géométrie, des problêmes d'algèbre, des ſyſtêmes aſtronomiques ; là, des machines de phyſique, des inſtruments de chymie, des plans d'ouvrage dans

tous les genres, vers, profe, difcours, hiftoire, romans, chanfons, fadaifes, & autres.

Ces feuilles ne fe fanent point. Dès qu'elles font parvenues à leur perfection, peu à peu elles s'aminciffent prodigieufement, & fe plient & replient mille fois fur elles-mêmes. En cet état, elles font fi légères, que le vent les emporte; & fi petites, qu'elles peuvent entrer par les pores de la peau. Une fois admifes dans le fang, elles circulent avec les humeurs, & pour l'ordinaire s'arrêtent dans le cerveau, où elles caufent une maladie finguliére, dont voici la marche.

Lorfqu'une de ces feuilles s'eft fixée dans le cerveau, elle s'imbibe, fe dilate, fe déploie, redevient telle qu'elle étoit fur l'Arbre fantaftique, & préfente à l'ame les images dont elle eft chargée. Pendant ces développements, le malade a l'œil fixe, & l'air rêveur. Il femble voir & écouter ce qui fe paffe autour de lui, mais il s'occupe de toute autre chofe. Il fe promène quelquefois à grand pas & quelques fois il refte immobile. Il fe frot-

te

te le front, frappe du pied, ſe bat les flancs, ſe ronge les ongles. Ceux qui ont vu un géomêtre qui touche à la ſolution d'un problême, un phyſicien qui apperçoit les premières lueurs d'une explication phyſique, un poëte qui échaffaude une pièce, ont dû obſerver ces ſymptômes.

Cet état violent procède des efforts que fait l'ame, pour diſcerner ce qui ſe trouve tracé ſur la feuille; & il dure plus ou moins, ſelon que cette feuille tarde plus ou moins à ſe déployer, & à ſe préſenter commodément.

Le déclin de la maladie s'annonce par de légères émanations du cerveau, telles que quelques idées ſubitement conçues, quelques vues jettées en courant ſur le papier, quelque plan tracé à la hâte. L'ame commence à diſcerner les objets, & à contempler à ſon aiſe la feuille fantaſtique.

Ces derniers ſymptômes annoncent une criſe prochaine, & qui ne tarde pas à ſe déclarer par une évacuation générale de tout ce qui s'eſt tranſmis au cerveau. Alors les vers coulent, les difficultés s'éclairciſſent, les problê-

mes ſe réſolvent, les phénomènes s'expliquent, les diſſertations ſe multiplient, les chapitres s'entaſſent; le tout prend la forme d'un livre, & le malade eſt guéri. De tous les accidents qui lui affligeoient le cerveau, il ne lui reſte qu'une affection démeſurée pour ce qu'il vient d'enfanter avec tant de peine.





CHAPITRE XI.

LES PRÉDICTIONS.

VOILA à peu près, ajouta l'esprit élémentaire en me montrant l'étendue de l'Arbre fantaſtique, voilà des feuilles pour un ſiècle de vuës, de découvertes & d'écrits. Tu peux examiner, à ton aiſe, ce qui, pendant tout ce temps, tourmentera plus d'un million de têtes.

Je m'approchai, & m'occupai long-temps à contempler cet arbre merveilleux, ſur-tout celles de ſes branches ſur leſquelles végettoient les ſciences; &, après en avoir conſidéré juſqu'aux derniers rameaux avec toute l'attention & l'exactitude dont je ſuis capable, je me crois fondé à faire ici quelques prédictions.

La branche hiſtorique fait un effet admirable; tous les événements y ſont peints en camaïeu, comme de la main des plus grands maîtres. Autant de feuil-

feuilles, autant de petits tableaux. Ce qui surprendra le plus, c'est que ces tableaux, considérés dans différents points de vue, représentent bien le même sujet, mais le représentent d'une tout autre manière: &, selon la façon de l'envisager, la même action paroît bravoure ou témérité, zèle ou phanatisme, politique ou trahison, droiture ou ineptie, orgueil ou grandeur d'ame. Ainsi, suivant le point de vue dans lequel ces feuilles se présenteront au cerveau d'un historien, il verra les choses en bien ou en mal, & écrira en conséquence. Je ne voudrois point qu'on intitulât de semblables ouvrages, *Histoire de ce qui s'est passé dans tel temps*; mais plutôt, *Manière dont tel écrivain a vu ce qui s'est passé*. Au surplus, cette branche est très-bien fournie, & doit l'être. Tant qn'il y aura des hommes, il y aura des ambitieux, des traîtres, des brouillons, des gens de mérite oubliés, des fourbes parvenus, des vertus opprimées, des vices triomphantes, des contrées ravagées, des villes abandonnées au pillage, des trônes ensanglantés;

tés ; & voilà de quoi se nourrit l'histoire : école singulière, où l'on envoie la jeunesse prendre des leçons d'humanité, de candeur & de bonne foi.

La branche métaphysique n'est guère moins fournie : mais ses feuilles sont fort minces, & leurs nervures si excessivement petites, qu'elles ne sont presque pas appercevables. Je plains fort les cerveaux où elles s'introduiront. Je ne vois qu'un seul moyen de les tirer d'embarras : c'est de traiter à la moderne les questions les plus épineuses ; je veux dire, de suppléer, à la netteté des vues & à la profondeur des réflexions, par un ton de suffisance qui puisse en imposer.

La branche morale languit, & ne reçoit presque plus de suc ; ses feuilles flétries annoncent une ruine prochaine ; hélas ! elle se meurt. Les plans qui y sont tracées sont tout défigurés. On doit bien s'en appercevoir par les ouvrages qu'on nous donne dans ce genre. On y confond les idées du bien & du mal ; la vertu n'y est plus reconnoissable, & l'on ne sçait plus ce qu'on doit appeller vice. Tout n'est

pourtant pas dit. Il reſte bien des arguments à publier contre l'idée ſurannée qu'on s'étoit faite de la juſtice; bien des bons-mots à débiter contre ceux qui, malgré les lumières du ſiècle, parlent encore de la probité comme on en parloit au bon vieux temps; bien de nouvelles preuves qui démontrent qu'il ne faut point chercher d'autre règle de conduite, que l'intérêt de ſa nation, l'intérêt de ſa famille, & ſur-tout l'intérêt perſonnel. A de ſi belles leçons, les Babyloniens battront des mains, & diront: „ Dans le vrai, „ toute la terre étoit aveugle; ce n'eſt „ que d'aujourd'hui qu'on voit clair ".

La branche de la poëſie eſt en fort mauvais état; il ne lui reſte que quelques rameaux, entr'autres le rameau dramatique, qui meme ne ſe ſoutient que bien foiblement. Il ſe montrera de temps en temps à Babylone quelques tragiques, mais point de comiques. J'en ſoupçonne la cauſe. Autrefois les Babyloniens n'étoient que ridicules; on les mettoit ſur la ſcène, & on rioit: aujourd'hui, ils ſont preſque tous vicieux, mais vicieux par prin-

principes; & des gens de cette eſpèce ne font point rire. Les mœurs commencent à n'avoir plus rien de théatral.

La maſſe totale des éloges eſt très-conſidérable. La branche de l'Arbre fantaſtique qui les porte, plie ſous le poids. Il y en aura d'applicables à un grand dont on attend quelque bienfait; à un auteur dont on a été provoqué, & auquel on rend hommage pour hommage; à un autre, qu'on provoque & qu'on ſalue afin d'en être ſalué. Il y en aura de commerçables, & qui ſe vendront, à l'un pour ſa protection, à l'autre pour ſa table, & à l'autre pour ſon argent. Il y en aura auſſi, & même abondamment, pour ceux qui les mendient: mais il ne s'en donnera guère à ceux qui en méritent le plus.

Avec le ſeul bon-ſens & les plus ſimples notions que fournit un rameau de la branche philoſophique, & qui apprennent à eſtimer les choſes de cette vie ce qu'elles valent, il ſe formera, dans le peuple, nombre de philoſophes pratiques; tandis que, chez les gens

de lettres, toute la pénétration imaginable, toute la ſcience qu'ils croient avoir, tout l'eſprit du monde ne formera que des philoſophes manqués. Ils fuiront les louanges, mais en ménageant un ſentier détourné par lequel elles puiſſent venir à eux. Ils afficheront le zèle le plus ardent pour tous les citoyens, & même pour tous les hommes en général ; mais ils ne ſe ſoucieront que d'eux-mêmes. Ils trancheront ſur les queſtions les plus compliquées, les plus obſcures & les plus importantes, avec une confiance qui étonnera; mais, en décidant tout, ils n'éclairciront rien. La modeſtie la plus recherchée compoſera leur extérieur; intérieurement ils ſeront dévorés par l'ambition. Et, de telles gens, nous les nommerons philoſophes ! C'eſt ainſi que nous donnons le nom d'étoiles à ces feux légers qui s'allument quelquefois dans la haute région de l'air, tracent un ſillon lumineux, & dans l'inſtant s'évanouiſſent.

En général, je crus voir, ſur un grand

grand nombre de feuilles, des chofes tout-à-fait contredictoires: Le fiècle s'écoulera, & les fentiments fur les mêmes objets ne fe réuniront point. Comme à l'ordinaire, chacun dira fon avis & attaquera les autres. On fe brouillera; & les ironies les plus amères, les invectives les plus fortes, les railleries les plus fanglantes, rien ne fera épargné pour faire rire la foule & faire pitié au fage.



CHAPITRE XII.

LE SYSTÊME.

D'UN nombre infini de plans de différents ouvrages que je vis tracés ſur les feuilles de l'Arbre fantaſtique, je m'en rappelle trois. Dans l'un, il eſt queſtion d'un ſujet très-abſtrait, mais traité ſi ſingulièrement, que peut-être on ne ſera pas fâché d'en trouver ici une légère eſquiſſe.

„ Quand j'ai examiné la matière, „ j'ai cru voir qu'elle ne pouvoit pen- „ ſer, & je n'ai point balancé à admet- „ tre l'exiſtence des êtres purement „ ſpirituels. Il eſt vrai qu'on n'a ja- „ mais pu ſe former la moindre idée „ de ces ſubſtances. Cela prouve que „ la ſagacité des hommes ne va pas „ fort loin: cela prouve-t-il qu'il n'y „ a rien au-delà?

„ Quand j'ai porté mes regards ſur „ les animaux, je n'ai pu m'empêcher „ de croire qu'ils penſoient, & que

„ tant

„ tant d'induſtrie n'étoit pas ſans quel-
„ que intelligence. Ils ſont donc pour-
„ vus, diſois-je, d'une ſubſtance ſpi-
„ rituelle. Mais quoi! ces inſectes,
„ ces cirons, ces animaux microſco-
„ piques, qui pullulent ſans nombre
„ dans le plus petit eſpace, auroient-
„ ils chacun une ame ſpirituelle, c'eſt-
„ à dire, inaltérable, immortelle? Je
„ ne penſe pas qu'une telle opinion
„ entre jamais dans une tête ſaine.

„ Me rappellant enſuite cet être in-
„ telligent répandu ſur toute la terre
„ & peut-être au-delà, ce vaſte eſprit
„ dont quelques anciens philoſophes
„ ont parlé ſous le nom d'ame univer-
„ ſelle; j'ai cru que, ſans multiplier
„ les ſubſtances ſpirituelles à l'infini,
„ cette ame étoit tout-à-fait propre à
„ les remplacer, & que ſeule elle pou-
„ voit ſuffire à vivifier tous les ani-
„ maux. J'ai donc embraſſé l'opinion
„ des anciens, mais avec quelques re-
„ ſtrictions.

„ Ils ſe perſuadoient que tout être
„ organique qui penſe eſt animé par
„ une parcelle de l'ame univerſelle;
„ cela ne ſe peut. Si cette ame eſt ca-

„ pable

„ pable de perceptions, elle eſt ſpi-
„ rituelle; ſi elle eſt ſpirituelle, elle
„ eſt indiviſible; &, ſi elle eſt indivi-
„ ſible, il ne peut s'en détacher au-
„ cune partie pour aller animer quoi
„ que ce puiſſe être. Si cet eſprit in-
„ forme différents corps, c'eſt qu'il
„ opère en même-temps en différents
„ lieux, & non pas qu'il envoie nul-
„ le part aucune émanation de ſa ſub-
„ ſtance.

„ De plus: les anciens penſoient
„ que l'homme, comme les animaux,
„ puiſoit dans l'ame univerſelle toute
„ l'intelligence dont il eſt doué; au-
„ tre erreur. Si nous conſidérons dans
„ l'homme ce principe caché qui le
„ porte ſi efficacement à ſuivre les
„ impreſſions des ſens, fuſſent-elles
„ les moins conformes à la raiſon,
„ nous conviendrons, avec les anciens,
„ que ce principe doit être le même
„ que celui qui anime, gouverne &
„ dirige les animaux; on y reconnoît
„ le caractère purement ſenſitif de l'a-
„ me univerſelle. Mais, quand j'ap-
„ perçois dans l'homme cet autre a-
„ gent qui tend à ſoumettre toutes
„ ſes

„ ſes actions aux règles de la juſtice ;
„ qui s'élève ſi ſouvent contre les ſens
„ (quoique rarement avec ſuccès);
„ qui, lors même qu'il ne réuſſit pas
„ à empêcher le crime, ne manque
„ jamais de l'environner de remords
„ & de repentirs; je ne puis m'em-
„ pêcher de croire qu'outre l'eſprit u-
„ niverſel il ſe trouve dans l'homme
„ un autre principe d'un ordre bien
„ ſupérieur: principe connu ſous le
„ nom d'ame raiſonnable. Il eſt ma-
„ nifeſte, par le choc des paſſions &
„ de la raiſon, qu'il y a, dans nous,
„ deux êtres en contradiction qui ſe
„ heurtent. S'il étoit permis de com-
„ parer des choſes d'une nature ſi
„ différente, je dirois que tout corps
„ qui participe à l'ame univerſelle eſt
„ comme une éponge imbibée d'eau
„ & plongée dans une mer, & que ſi,
„ de plus, ce corps eſt doué d'une a-
„ me raiſonnable (ce qui arrive dans
„ l'homme), c'eſt comme cette même
„ éponge imprégnée d'eau, mais dans
„ laquelle une goutte d'huile auroit
„ pénétré.

„ Enfin, les anciens ſe perſuadoient
„ que

„ que l'ame univerſelle étoit répandue
„ partout; & cela ne ſçauroit être encore.
„ Peut-être embraſſe-t-elle le
„ globe terreſtre; peut-être s'étend-
„ elle à tout le ſyſtême ſolaire; peut-
„ être va-t-elle encore plus loin: mais
„ toujours eſt-il certain qu'elle a ſes
„ bornes; il n'y a que Dieu qui rem-
„ pliſſe l'immenſité.

„ Mais, comment admettre l'exi-
„ ſtence d'un être penſant, qui, tout
„ borné qu'il eſt, a pourtant une ſi é-
„ norme étendue? Quelles idées ſe
„ faire de ſa capacité & de ſes limi-
„ tes? Comment peut-il animer tant
„ de corps phyſiquement ſéparés les
„ uns des autres, & formant autant
„ d'individus? Approfondiſſons, au-
„ tant qu'il eſt en nous, ces abyſmes
„ d'obſcurité.

„ Puiſque les ſubſtances ſpirituelles
„ n'ont point de ſolidité, elles ſont
„ pénétrables & n'occupent aucun
„ lieu. De ce qu'elles ſont pénétra-
„ bles, il ſuit que pluſieurs eſprits
„ peuvent exiſter dans un ſeul & mê-
„ me eſpace, & qu'un corps peut auſ-
„ ſi ſe trouver dans ce même eſpace.

„ De

„ De ce qu'elles n'occupent aucun „ lieu, il ſuit qu'elles n'ont ni lon- „ gueur, ni largeur, ni profondeur; „ qu'elles n'ont aucune étendue pro- „ prement dite. Mais toujours un eſ- „ prit eſt-il un être réel, une ſub- „ ſtance: quoiqu'il n'occupe aucun „ lieu, il ſe trouve néceſſairement „ quelque part; &, quoiqu'il n'ait „ point d'étendue proprement dite, „ il a néceſſairement ſes bornes. Ain- „ ſi, dans un ſens métaphyſique, on „ peut dire que tous les êtres ſpirituels „ ont plus ou moins d'extenſion, con- „ tiennent, ſont contenus: Et, dès- „ lors, nous pouvons revenir à notre „ comparaiſon de l'éponge pénétrée „ d'une goutte d'huile, imbue d'eau, „ & plongée dans une mer.

„ D'un autre côté, en vertu des „ loix de la combinaiſon, le réſultat „ des unions diffère néceſſairement „ des ſubſtances qui s'uniſſent; & l'on „ ne voit pas que l'ame & le corps „ doivent faire une exception. Quand „ l'eſprit & la matière ſe ſont unis, „ n'y cherchez plus l'eſprit tel qu'il „ étoit auparavant; il s'eſt, en quel-

„ que

„ que ſorte, matérialiſé: n'y cher-
„ chez plus la matière telle qu'elle
„ étoit auparavant; elle eſt, en quel-
„ que ſorte, ſpiritualiſée. De ce mê-
„ lange, réſulte un nouvel être, au-
„ tre que l'eſprit pur, quoiqu'il tien-
„ ne de lui ſa plus grande vertu; au-
„ tre que la matière brute, quoiqu'il
„ participe de ſes qualités: c'eſt un ê-
„ tre particulier, qui forme individu,
„ & qui penſe à part; enfin, c'eſt un
„ être tel que vous qui liſez ces cho-
„ ſes, tel que moi qui les écris. Ain-
„ ſi ce qui apperçoit dans nous n'eſt,
„ à proprement parler, ni l'eſprit uni-
„ verſel, ni l'ame raiſonnable, ni la
„ matière organique; mais le compo-
„ ſé des trois. De même, quand un
„ lion rugit, ce n'eſt pas l'ame uni-
„ verſelle qui entre en fureur; c'eſt
„ le compoſé de cette ame & du cer-
„ veau du lion. De-là vient que cha-
„ que animal forme un individu pen-
„ ſant ſolitairement, quoique tous les
„ animaux ne penſent qu'en vertu
„ d'un ſeul & même eſprit, qui eſt
„ l'ame univerſelle. Pourſuivons; &
„ ne perdons point de vue la foible
„ lu-

„ lumière qui nous guide dans ces „ routes obſcures.

„ Nous avons vu que, pour former „ un animal, il ſuffit d'une combinai- „ ſon de la matière organique, & de „ l'eſprit univerſel; & que, pour for- „ mer un homme, il faut une autre u- „ nion de la matière organique, de „ l'eſprit univerſel, & de l'ame rai- „ ſonnable. Si l'eſprit univerſel y „ manquoit; toujours ſoumis aux lu- „ mières de l'ame raiſonnable, nous „ ne verrions que des hommes ver- „ tueux & ſans taches, tels qu'il ne „ s'en trouve point. Si l'ame raiſon- „ nable venoit à manquer; abandon- „ nés à l'inſtinct de l'eſprit univerſel, „ qui toujours ſuit l'attrait des ſens, „ nous ne verrions que des monſtres „ livrés au vice & au déſordre.

„ L'ame raiſonnable s'unit au corps „ humain dans l'inſtant où le mouve- „ ment eſſentiel à la vie s'y établit: „ elle s'en ſépare au moment où ce „ mouvement s'éteint; &, une fois „ ſéparée, on ſçait qu'elle ne s'y réu- „ nit plus; elle s'éloigne pour jamais;

„ & entre dans une carrière dont el„ le ne doit point trouver la fin.

„ L'ame universelle doit s'unir & „ se séparer dans les mêmes circon„ stances: mais, elle ne se sépare pas „ toujours sans retour. Que, dans un „ homme quelconque, le mouvement „ essentiel à la vie, après s'être tota„ lement éteint, vienne à se renou„ veller, chose que tout physicien sçait „ très-possible; qu'arrivera-t-il? L'a„ me raisonnable, qui s'est retirée au „ moment de l'extinction du mouve„ ment vital, ne peut reparoître: mais „ l'ame universelle, présente à tout, „ ne peut manquer de s'unir de nou„ veau à ce corps organique remis en „ mouvement. Cet homme est mort; „ car son ame s'est séparée de son „ corps. Il conserve pourtant l'air d'un „ homme vivant; parce que l'ame u„ niverselle s'est rétablie dans son cer„ veau, qu'elle dirige tellement quel„ lement.

„ Tel vous paroît parfaitement re„ venu d'une attaque d'apoplexie, d'un „ assoupissement léthargique, d'une

„ lon-

„ longue pamoiſon, qui ne reprend
„ vie qu'à moitié : ſon ame s'eſt reti-
„ rée; il ne lui reſte que l'eſprit uni-
„ verſel. Un excès de joie, un excès
„ de douleur, tout ſaiſiſſement peut
„ cauſer la mort; & l'occaſionne, en
„ effet, plus ſouvent qu'on n'imagine.
„ Qu'un mouvement de jalouſie ou de
„ colère vous affecte à certain point;
„ votre ame, trop fortement ébran-
„ lée, quitte pour jamais ſa demeure:
„ &, quoiqu'en diſent vos amis, quoi-
„ que vous en diſiez vous-même, vous
„ voilà mort, décidément mort. On
„ ne vous enterre pourtant point: l'a-
„ me univerſelle vous repréſente, à
„ tromper tout le monde, à vous trom-
„ per vous même.

„ Ne vous plaignez donc jamais
„ qu'un parent vous oublie, qu'un a-
„ mi vous abandonne, qu'une femme
„ vous trahit. Hélas ! peut-être y a-
„ t'il longtemps que vous n'avez ni
„ femme, ni parents, ni amis: ils
„ ſont morts; il ne vous reſte que leurs
„ ſimulacres.

„ Combien de trépas de cette eſpè-
„ ce n'ai-je pas vu à Babylone? Ja-

„ mais, par exemple, les maladies les „ plus contagieuſes n'y ont fait tant „ de ravages, que les pieuſes tracaſſe- „ ries des derniers temps. Il eſt vrai „ que les Babyloniens ſont tellement „ conſtitués, que leur ame tient très- „ peu; la moindre ſecouſſe la ſépare „ du corps : c'eſt un fait d'obſervation. „ Qu'on ſe rappelle leur fameuſe que- „ relle ſur la muſique, leur acharne- „ ment, leur fureur: Y eut-il bien des „ têtes qui reſtaſſent intactes ? Ils ſont „ fous, diſoient quelques gens rai- „ ſonnables: mais, moi, je ſçavois „ qu'ils étoient morts.

„ Devant Dieu ſoit l'ame de l'au- „ teur des *Petites lettres à de grands* „ *philoſophes!* Il y avoit longtemps qu'il „ menaçoit: il mourut, enfin, il y a „ quelques mois. Tout auſſitôt, l'a- „ me univerſelle, reſtée maîtreſſe de „ ſon ſerveau, y dénicha quelques lam- „ beaux de vers; elle les accrocha les „ uns aux autres, comme elle put; & „ conſtruiſit cette froide comédie, „ dont l'indécence a révolté tout ce „ qui reſte de vivants à Babylone.

„ Je parlerai maintenant des mar-

„ ques

„ ques aufquelles on peut diftinguer
„ les vivants des morts : & fans dou-
„ te que le lecteur voit déjà quels peu-
„ vent être ces fignes. Voir le mal
„ d'un œil tranquille ; ne point être
„ touché de la vertu ; n'écouter que
„ l'intérêt propre ; &, fans remords,
„ s'abandonner au torrent du fiècle :
„ fignes de mort. Soyez fûr qu'aucu-
„ ne ame raifonnable n'informe des
„ machines fi défordonnées. Que de
„ morts parmi nous? me dira-t-on.
„ Que de morts parmi vous? répon-
„ drai-je.

„ Comme il y a des fignes qui an-
„ noncent que tel particulier qui fe
„ croit, & que vous croyez vous-mê-
„ me plein de vie, en eft pourtant
„ privé ; il y en a auffi qui annoncent
„ les ravages que ces morts cachées
„ ont fait dans le monde. Par exem-
„ ple, il doit y avoir eu, depuis quel-
„ ques années, une grande mortalité
„ chez les gens de lettres : car, fi vous
„ obfervez prefque toutes les produc-
„ tions de la littérature moderne,
„ vous n'y trouverez que des jeux d'i-

„ dées, des principes ruineux, des af-
„ fertions hazardées, des lueurs qui
„ ébloüiffent. Hélas! nos auteurs ne
„ font manifeftement que des machi-
„ nes, dont fe joue l'ame l'univer-
„ felle.

„ Et, tout récemment, n'avons-
„ nous pas eu de nouvelles preuves
„ de cette mortalité? Que défignent
„ ces petits libèles indignes du jour?
„ ces *Quand*? ces *Si*? ces *Qu'eft-ce*?
„ ces *Pourquoi*? & je ne fçais com-
„ bien d'autres dont nous fommes
„ inondés? Comptez que ceux qui les
„ écrivent, auffibien que ceux qui
„ les accueillent, font morts. Gar-
„ dez-vous de penfer que des ames
„ raifonnables foient capables de tels
„ excès.

„ J'ouvrirai encore une porte à de
„ nouvelles réflexions; & je finis.
„ Suppofant un homme qui, comme
„ tant d'autres, végète feulement, &
„ fe trouve réduit à l'ame univerfel-
„ le; je demande fi la lignée d'un tel
„ homme n'y eft pas réduite comme
„ lui. Si cela eft, je plains notre
„ pofté-

„ postérité. Les ames raisonnables
„ étoient rares chez nos pères ; el-
„ les le sont encore davantage chez
„ nous ; surement il ne s'en trouve-
„ ra plus chez nos neveux. Tout
„ va en dégénérant, & nous tou-
„ chons au dernier dégré ".



CHAPITRE XIII.

ÉPITRE AUX EUROPÉENS.

LE fecond des ouvrages, dont je me fouviens d'avoir vu le plan tracé fur les feuilles de l'Arbre fantaftique, étoit rédigé en forme de lettre adreffée à toutes les nations de l'Europe: En voici le précis.

„ Peuples puiffants d'Europe; peu-
„ ples polis, ingénieux, fçavants,
„ guerriers, faits pour commander
„ aux autres; peuples les plus accom-
„ plis de la terre; les temps font arri-
„ vés : vos vues profondes fur le bon-
„ heur des hommes ont fructifié : vous
„ jouiffez enfin; & je vous en félicite.

„ Dans l'enfance de la nature, ces
„ fiècles groffiers où les hommes, er-
„ rants dans les campagnes, fe nour-
„ riffoient des fruits que la terre leur
„ prodiguoit, une parfaite fécurité,
„ des plaifirs aifés, une paix profon-
„ de, ou plutôt une langueur mortel-
„ le

„ le, tenoient dans l'engourdiſſement „ toutes les facultés de l'ame. Mais, „ dès que les douceurs de la proprié- „ té eurent flatté le cœur humain; dès „ que chacun eut enclos un champ, „ en diſant, *Ceci eſt à moi*; dès-lors „ tout ſe mit en action. On eut trop „ d'une choſe, trop peu d'une autre; „ on donna le ſuperflu pour ce qui „ manquoit: & le commerce s'établit. „ Il ſe fit d'abord de proche en pro- „ che; enſuite, d'un pays à un autre; „ &, enfin, de l'une des quatre par- „ ties du monde aux trois autres. De- „ puis ce temps, le genre humain n'a „ plus formé qu'une nombreuſe famil- „ le, dont les membres ſont, ſans fin, „ occupés à ſe tromper mutuellement. „ L'eſprit de défiance, de fineſſe & „ de fraude, ont développé tous les „ reſſorts de l'ame; les talents ſe ſont „ montrés, les arts ont pris naiſſan- „ ce; & les hommes commencent à „ jouir de toute l'étendue de leur in- „ telligence.

„ Qu'ils ont bien rencontré, ces „ ſpéculateurs profonds, qui vous ont „ dit: *Voulez-vous faire fleurir un état?*

,, *favoriſez la population; car la force &*
,, *la richeſſe réelle conſiſtent dans le grand*
,, *nombre de citoyens. Pour favoriſer la*
,, *population, étendez de plus en plus le*
,, *commerce, établiſſez des manufactures,*
,, *introduiſez des arts de toute eſpèce: &,*
,, *pour conſommer les ſuperfluités, apel-*
,, *lez le luxe* Que vos faſtes conſervent
,, précieuſement les noms de ceux qui
,, vous ont ouvert cette voie admirable.

,, Il eſt vrai qu'en ſuivant cette rou-
,, te, vous avez manqué le but, qui
,, étoit la population. Quelque for-
,, tune qu'on ait, elle ſe trouve ab-
,, ſorbée par les dépenſes exceſſives
,, qu'exige le luxe, & qui toujours ex-
,, cèdent les revenus: il n'en reſte
,, point pour élever & établir des en-
,, fants; il faut bien prendre des me-
,, ſures, pour n'en avoir qu'un petit
,, nombre ou n'en point avoir du tout.
,, De longues lignées n'ont pu conve-
,, nir que dans ces temps reculés, où
,, vos ancêtres, abondamment pour-
,, vus du néceſſaire, étoient infortu-
,, nés au point de n'avoir pas même
,, d'idée du faſte. Il ne faut pas s'é-
,, tonner ſi des gens aſſez barbares pour
,, ne

„ ne connoître ni ſoie, ni dentelles, ni
„ jus, ni chocolat, ni la ſève du Bour-
„ gogne, ni le feu du Champagne, peu-
„ plèrent tant du côté du Nord, qu'ils
„ inondèrent toutes vos contrées, fon-
„ dèrent des monarchies, & dictè-
„ rent des loix qu'on révère encore
„ aujourd'hui.

„ Mais qu'importe la population &
„ la multitude? Réjouiſſez-vous, peu-
„ ples fortunés; car vous avez du ta-
„ bac & du caffé, de la canelle & de
„ la muſcade, du ſucre & des pellete-
„ ries, de la porcelaine du Japon &
„ des magots de la Chine. Que vous
„ êtes heureux! & que vous devez a-
„ voir l'ame tranquille!

„ Il eſt vrai que les fatigues, la
„ faim, la ſoif, les écueils, les tem-
„ pêtes, tôt ou tard font périr ces
„ commerçants inſatiables, qui vont
„ au-delà des mers vous chercher ces
„ précieuſes ſuperfluités. Mais par
„ combien d'avantages n'êtes-vous
„ pas dédommagés de ces petits
„ inconvénients? La face de l'Europe
„ s'eſt renouvellée: juſqu'à vos tem-
„ péraments, tout eſt changé. Des

„ mil-

„ milliers de quintaux d'épiceries cir-
„ culent dans votre ſang, portent le
„ feu dans l'intimité des fibres, & don-
„ nent une nouvelle manière d'être. Ni
„ votre ſanté, ni vos maladies ne reſ-
„ ſemblent plus à celles de vos pères.
„ Leur conſtitution robuſte, la ſim-
„ plicité de leurs mœurs, leurs vertus
„ naïves, ſont-elles comparables aux
„ avantages dont vous jouiſſez? Cette
„ ſenſibilité des organes, cette déli-
„ cateſſe d'eſprit & de corps, cette
„ fineſſe d'intelligence, ces lumières
„ univerſelles, ces vices de tout gen-
„ re..... Quoi! dira-t-on? faut-il
„ auſſi compter les vices au nombre
„ des félicités actuelles de l'Europe?
„ Oui, ſans doute: ne prouve-t-on
„ pas tous les jours que la vertu pou-
„ voit jadis être utile à la bonhommie
„ de vos ancêtres; mais que, pour
„ des citoyens éclairés, & qui ne ſe
„ guident plus par les anciens princi-
„ pes, le vice eſt abſolument néceſ-
„ ſaire, ou plutôt change de nature &
„ devient vertu?

„ Un autre avantage que vous de-
„ vez à la profondeur de votre poli-
„ tique

„ tique & à l'immenſité de votre com-
„ merce, c'eſt qu'à chaque inſtant il
„ s'offre des occaſions de montrer vo-
„ tre courage, & de mettre en prati-
„ que votre vertu guerrière.

„ Quand jadis vos contrées étoient
„ ſoumiſes à cette vaſte domination
„ qui abſorba toutes les autres, elles
„ croupiſſoient dans l'indolence; vous
„ n'aviez que des guerres courtes &
„ de longues paix; tout languiſſoit.
„ Depuis que, des débris de ce grand
„ corps, il s'eſt formé cent petits é-
„ tats, tout s'eſt ranimé. Les Euro-
„ péens ſe ſont brouillés & battus ſans
„ fin pour de petits coins de terre; la
„ vie eſt revenue au grand art des hé-
„ ros, l'art de ſaccager des provinces
„ & de verſer le ſang: & l'on a en-
„ fin établi cet équilibre ſi vanté, qui
„ ſoulève toute l'Europe dès que la
„ moindre de ſes parties s'ébranle, &
„ au moyen duquel il ſuffit d'une é-
„ tincelle pour embraſer toute la
„ terre.

„ Ne regrettons point ces temps
„ féconds en guerriers, où, de tous
„ cô-

„ côtés, des héros campagnars, cha-
„ cun à la tête de deux ou trois cents
„ vaſſaux, ſe harceloient ſans fin. Les
„ germes de diſſention qu'on ne trou-
„ voit plus aſſez fréquemment dans
„ vos climats, on a été les chercher
„ aux extrémités de la terre; &, du
„ ſein de deux Indes, le commerce
„ vous apporte de nouvelles ſemen-
„ ces de haine, de diſcorde & de
„ guerre.

„ Ces ſources fécondes ne ſont pas
„ épuiſées; il reſte encore des pays
„ à découvrir. Nations infatigables!
„ votre courage eſt-il abbatut? Eh
„ quoi! vous borneriez-vous à vos
„ derniers progrès, comme ſi la terre
„ manquoit à vos recherches? N'irez-
„ vous jamais arborer vos étendards,
„ & bâtir quelque fort directement
„ ſous les pôles? Réveillez-vous, peu-
„ ples actifs: il reſte encore des ri-
„ cheſſes à piller, des contrées à dé-
„ vaſter, du ſang à répandre.

„ Mais, pourquoi porteriez-vous
„ les yeux ſur ces objets? Vos poſ-
„ ſeſſions ne ſont-elles pas immenſes?

„ vo-

„ votre luxe n'eſt-il pas monté au ſu-
„ prême dégré? eſt-il encore de nou-
„ veaux vices à introduire parmi vous?
„ & ne commencez-vous pas à ſecouer
„ le joug importun de toute eſpèce
„ de devoir? Sans doute, vous êtes
„ bien, & jamais vous ne fûtes mieux.
„ Le peu de chemin qui vous reſte
„ pour arriver à la perfection, vous
„ l'aurez bientôt fait. Quand la ſa-
„ geſſe moderne, qui ſe cache enco-
„ re timidement dans l'ombre, aura
„ paru au grand jour; quand elle au-
„ ra levé ſa tête altière, & qu'elle ver-
„ ra l'Europe à ſes pieds adopter gé-
„ néralement ſes maximes, alors vous
„ n'aurez ni principes de religion, ni
„ principes de morale: vous ſerez au
„ comble de la felicité".



CHA-



CHAPITRE XIV.

LES MAXIMES.

LE troiſième ouvrage dont je me rappelle d'avoir vu l'eſquiſſe ſur l'Arbre fantaſtique, étoit intitulé, *Règles de conduite pour le dix-huitième ſiècle, adreſſées à un jeune Babylonien qui entre dans le monde.* Il contenoit les maximes ſuivantes.

„ Chaque pays a ſes coutumes, chaque ſiècle ſes mœurs; &, dans la ſageſſe des hommes, la ſeule maxime invariable eſt de varier ſelon les temps & les lieux. Voici les principes les plus ſûrs pour Babylone & le temps préſent.

„ Il importe peu d'avoir un vrai mérite; mais il eſt eſſentiel d'avoir de petits talens. Faire ſa cour, par exemple, & de jolis vers, c'eſt de quoi parvenir, & plus loin qu'on ne peut penſer.

„ De

„ De grands vices vous ſeront par-
„ donnés ; mais le moindre ridicule
„ vous perdra. Vous penſez bien, &
„ vous dites d'excellentes choſes :
„ mais gardez-vous d'éternuer; vous
„ vous en acquittez de ſi mauvaiſe
„ grace, que toute la gravité Baby-
„ lonienne n'y pourroit tenir; & vous
„ diriez de meilleures choſes encore,
„ qu'on ne pourroit plus prendre ſur
„ ſoi de vous écouter.

„ Ayez ſingulièrement ſoin d'agir
„ en rapportant tout à vous-même,
„ & de parler en rapportant tout au
„ bien-public. C'eſt un beau mot que
„ celui de *bien public* : jamais, ſi vous
„ voulez, il n'entrera dans votre
„ cœur; mais il faut qu'il ſoit tou-
„ jours dans votre bouche.

„ Ne cherchez point l'eſtime des
„ Babyloniens en place, cela ne mene
„ à rien; cherchez à plaire. Que
„ voulez-vous qu'on faſſe pour vous
„ avec de l'eſtime? C'eſt un ſenti-
„ ment ſi froid, qui n'a, avec le *ſoi*,
„ qu'un rapport ſi éloigné! Mais amu-
„ ſez leurs grandeurs & leurs éminen-

„ ces, vous leur devenez précieux ;
„ elles ne vous perdent plus de vue ;
„ elles feront tout pour vous, & pen-
„ feront ne pouvoir jamais en faire
„ affez.

„ Vous n'attendrez point pour fol-
„ liciter qu'il fe préfente des places
„ que vous foyez en état de remplir ;
„ ce feroit probablement celles que
„ vous n'obtiendriez pas. Dans l'oc-
„ cafion, demandez indiftinctement
„ tout ce qui s'offrira. Vous ne fça-
„ vez pas cela, vous autres peu-
„ ple : mais il entre fouvent dans
„ la profondeur de la politique ac-
„ tuelle, de placer des gens inep-
„ tes, & d'éloigner tout homme ca-
„ pable.

„ Enfin, fi vous voulez parvenir,
„ devenez, felon les circonftances,
„ flatteur, comme une épître dédi-
„ catoire ; charlatan, comme une
„ préface ; verbeux, comme un livre
„ d'art ou de fcience ; enthoufiafte,
„ comme un demi-philofophe ; men-
„ teur, comme un hiftorien ; & té-
„ méraire, comme un auteur qui
„ ab-

„ abſolument veut faire parler de
„ lui.

„ Voilà les vrais principes de la
„ ſageſſe : mais n'oubliez pas que
„ c'eſt de la ſageſſe Babylonnienne
„ du dix-huitième ſiècle ".





CHAPITRE XV.

LES THERMOMETRES.

COMME j'examinois attentivement une feuille de l'Arbre fantaſtique, ſur laquelle j'appercevois de grands projets & de petits moyens: j'en vis une autre amincie & recoquillée au point d'ètre preſque inviſible, ſe détacher d'un rameau voiſin, & diſparoître tout-à-coup. Au même inſtant, je ſentis une légère piqure au front, & une forte d'inquiétude dans la tête que je ne ſçaurois bien exprimer, & qui depuis ne m'a point quitté.

Surement cette feuille aura pénétré dans mon cerveau, & travaille à s'y développer; quelque nouvelle invention en réſultera tôt ou tard. Je commence même à ſoupçonner dans quel genre; & je crois que c'eſt une affaire de méchanique. La voici, ſi je ne me trompe.

Les

Les trempes différentes d'efprit, les différents talents, les différentes difpofitions dépendent d'une chaleur & d'un mouvement plus ou moins confidérables des efprits animaux : c'eft une chofe décidée chez les phyficiens ; & je n'ai garde d'en appeller. Il s'agiroit de trouver un moyen méchanique de reconnoître dans chaque perfonne le dégré de chaleur & de mouvement du liquide animal ; afin de difcerner à quoi chacun eft propre, & l'employer en conféquence. C'eft ce que je cherche & ce que le développement total de la feuille qui me tracaffe le cerveau ne manquera pas de m'indiquer.

Je compoferai une quinteffence analogue au liquide animal; &, au lieu d'efprit-de-vin, j'en remplirai des thermometres. A côté du tube, à la place des différents dégrés de la température de l'air, on trouvera l'énumération des objets dont les hommes ont coûtume de s'occuper : au lieu de froid, tempéré, chaud, très-chaud, &c. on lira, Bon pour l'hiftoire, bon pour la

phyſique, bon pour la poëſie, bon pour la robe, bon pour l'épée, bon pour la mître, bon pour le bâton de maréchal, bon pour les petites maiſons, &c.

Quand quelqu'un poſera la main ſur la phiole, la liqueur ſe condenſera, ou ſe dilatera; &, montant ou deſcendant dans le tube, indiquera à quoi cet homme eſt propre.

Je donnerai de mes thermometres aux ſouverains, pour qu'ils ſe faſſent des généraux d'armée, des miniſtres, des conſeils, & ſurtout des favoris, qui les aiment aſſez pour leur dire la vérité. J'en donnerai aux prélats, pour pourvoir aux places & aux dignités; car j'obſerve que ceux qui ſont faits pour veiller devroient eux-memes être veillés. J'en donnerai aux pères, pour que leurs enfants ſoient ſagement pourvus: on ne les verra plus ceindre d'une épée un fils qu'il devoient conſacrer aux autels, ni enſevelir dans un cloître une fille qui auroit fait les délices d'un époux & le bonheur d'une famille. J'en donnerai aux grands, afin

ſin qu'ils diſcernent ceux qui méritent leur protection : ils ne l'accorderont plus à la baſſeſſe d'un flatteur, à la ſoupleſſe d'un intrigant, à l'oſtentation d'un homme médiocre qui a des prétentions ; mais au vrai mérite, qui ne ſe montre à eux que rarement, & ne ſe montre jamais avec tous ſes avantages. J'en donnerai à ces cœurs tendres, ces filles vertueuſes faites pour donner de l'ame au petit nombre de nos plaiſirs, & pour amortir la multitude de nos chagrins. *Avec* mon thermometre elles ſe choiſiront des époux dignes de leur attachement, s'il en eſt encore; & ne ſe verront point livrées à ces hommes nés pour le malheur des femmes ; ces hommes ſans mœurs, qui ſe marient pour la vie & n'épouſent que pour ſix mois.

Enfin, j'en donnerai aux particuliers, afin que chacun ſe juge & agiſſe en conſéquence : car, j'obſerve qu'aſſez généralement chacun fait tout autre choſe que ce qu'il devroit faire ; je ne vois que gens déplacés.

Actuellement je ſollicite une penſion,

ſion, afin de fournir aux frais immenſes qu'on doit preſſentir que je ſerai obligé de faire en thermometres, même pour n'en donner qu'à ceux qui en ont le plus beſoin.

Il eſt vrai que la réflexion pourroit tenir lieu de ma liqueur & de mes tuyaux de verre; mais on ſçait combien les reflexions ſont rares. Par exemple, il en eſt aujourd'hui de Babylone comme de ſon théâtre actuel; tout eſt action, rien n'eſt penſée: & mes thermometres deviennent un meuble abſolument néceſſaire.



CHAPITRE XVI.

LES LENTILLES.

LA fève qui circule dans l'Arbre fantaftique, me dit l'efprit élémentaire, s'épuife à faire naître & nourrir des feuilles. Qu'on examine combien de plans, de vues, de projet paffent par la tête des hommes; on fera étonné de la quantité prodigieufe de feuilles que cet arbre doit fournir; & l'on ne fera plus furpris que toute fa fubftance s'épuife à les produire.

Cependant la fève, en paffant dans la branche philofophique, y fait plus de progrès qu'ailleurs; elle y produit des fleurs, & quelquefois du fruit. Ces fleurs font d'une forme & d'une couleur fingulière, c'eft-à-dire, admirable aux yeux des uns, & bizarre aux yeux des autres. L'odeur qu'elles donnent eft très pénétrante; peu l'aiment, beaucoup ne la peuvent fupporter:

pour s'en accommoder il faut une tête forte, & un cerveau organiſé exprès.

Ces mêmes fleurs ſont de la plus grande délicateſſe: la moindre variation de l'air en dérange l'économie. Elles ſe fanent preſque toujours ſans laiſſer aucun fruit.

Enfin, ce fruit eſt très-tardif, & parvient rarement à une parfaite maturité. C'eſt une capſule preſque ronde, diſtribuée intérieurement en petites loges, & terminée à ſon ſommet par une couronne.

Les petites loges du fruit philoſophique ſont pleines de graines tranſparentes comme le cryſtal, rondes & applaties comme une lentille, mais infiniment plus petites. Quand le fruit eſt mûr, il ſe rompt; les loges s'ouvrent, les graines ſortent. Mais comme elles ſont fort légères, elles reſtent ſuſpendues en l'air, & le vent les emporte de tous côtés ſur la ſurface de la terre.

Une choſe qui t'étonneroit, ſi tu n'étois un peu verſé en chymie & en opti-

optique, c'eſt que ces graines philoſophiques ont une analogie ſingulière avec l'œil. Elles ne s'attacheront à aucun autre corps; mais, dès qu'elles ſe trouvéront à portée de certains yeux, elles ne manqueront jamais de s'y coler, & cela au devant de la prunelle. Comme elles ſont parfaitement tranſparentes, on ne peut les y appercevoir : mais les effets qu'elles produiſent les décèlent.

Celui qui a une graine de cette nature au-devant des yeux voit les choſes comme elles ſont, & les chimères ne peuvent plus lui en impoſer. Ce qui lui paroiſſoit grand décroît prodigieuſement, & ce qui lui paroiſſoit petit s'accroît dans la même proportion; de ſorte qu'à ſes yeux tout ſe met de niveau ou à peu près.

En général, les hommes lui paroiſſent ſi petits, & ces maîtres des autres, qu'il regardoit auparavant comme des coloſſes, lui paroiſſent ſi peu au-deſſus du reſte, qu'à peine il en ſent la différence.

Il voit juſqu'où va la ſcience des hom-

hommes; & la trouve ſi près de l'ignorance, qu'il ne conçoit pas comment on peut tirer vanité de l'une & avoir honte de l'autre.

Il voit à nud le fantôme de l'immortalité, l'idole des grands hommes, & la riſée des ſages. Il voit les noms célèbres percer un peu plus ou moins dans l'avenir; &, enfin, s'arrêter, comme les autres, & ſe perdre dans un éternel oubli.

Il voit ce qui rampe, dans l'objet le plus ſublime; l'endroit obſcur, dans ce qui jette le plus d'éclat; la partie foible, dans ce qui paroît le plus fort: & ſon imagination ne lui préſente rien d'éblouiſſant, que ſa raiſon n'en découvre tous les défauts.

Il voit la terre, comme un point dans l'eſpace immenſe; la ſérie des ſiècles, comme un inſtant dans la durée éternelle; & la chaîne des actions des hommes, comme les traces d'une nuée de moucherons dans les plaines de l'air.

Enfin, il reſpecte la vertu; &, au reſte, tout ce qu'il apperçoit autour de

de lui, aux plus petites nuances près, lui ſemble égal. Il n'eſtime rien, il ne mépriſe rien, il ne donne la préférence à rien, & s'accommode de tout.

On conçoit qu'un tel homme ne ſçauroit être ſuſceptible de toutes ces petites ſaillies de joie qui affectent les autres; mais auſſi il eſt à couvert de toutes ces petites mortifications qui les chagrinent ſi fort, & je crois qu'il y gagne.



CHA-



CHAPITRE XVII.

CHEMIN SOUS TERRE.

IL me reſte une choſe à te faire voir, pourſuivit le préfet de Giphantie: prépare tes yeux & tes oreilles, & ne t'effraye de rien.

Le ruiſſeau, dont nous avions ſuivi les bords pour arriver à l'Arbre fantaſtique, en reçoit pluſieurs autres à droite & à gauche; &, comme s'il abandonnoit a regret un ſi beau ſéjour, après avoir formé mille plis tortueux dans la prairie, il s'élargit conſidérablement en la quittant, & coule lentement vers ſon embouchure. En cet endroit, un ſoupirail, formé par la terre entr'ouverte, le reçoit & le tranſmet dans des canaux ſouterreins

Nous arrivâmes au lieu où il a le plus d'étendue. Le fond étoit d'un gravois poli, & à peine couvert d'un pou-

pouce d'eau. Le préfet y entra, & je le ſuivis.

A peine eus-je fait quelque pas, que le fond me manqua: j'enfonçai, mais juſqu'à la ceinture ſeulement; & je reſtai dans cette ſituation, ſans pouvoir regagner ni l'un ni l'autre bord. Ne crains rien, dit le préfet, & jouis tranquillement du dernier ſpectacle que je te réſerve.

Je m'abandonnai donc à l'effort des eaux qui m'entraînoient; & bientôt j'entrai dans les excavations ſouterreines où elles ſe perdent. A peu de diſtance, le ruiſſeau qui m'emportoit ſe jette dans une rivière conſidérable, qui bientôt ſe jette elle-même dans un fleuve. J'étois tranſporté de courants en courants; je traverſai des gouffres, des lacs, des mers, des abyſmes.

Tant qu'un foible jour m'éclaira, je contemplai l'organiſation interne de la terre, & les travaux bruïants qui s'y exécutent. Ce n'eſt autre choſe qu'un labyrinthe de cavernes immenſes, de grottes profondes, de crévaſſes irrégulières qui ſe communiquent.

quent. L'eau, qui coule dans ces ſouterreins, ſe répand quelquefois dans de vaſtes baſſins où elle ſemble ſtagner; quelquefois elle s'engage dans des canaux étroits où elle coule rapidement; & ſe briſe contre des rochers avec tant d'impétuoſité, qu'elle fait le phoſphore & jette des éclairs; ſouvent elle tombe du haut des voutes avec un épouvantable fracas. L'œil ébloui croit voir les fondements de la terre chanceler; on diroit que tout ſe bouleverſe, & retombe dans le chaos.

Quand la foible lumière, dont j'avois joui quelque temps, vint à manquer, je me trouvai enſeveli dans une nuit profonde, dont l'obſcurité ne fit qu'augmenter l'horreur où tout ce que je venois de voir m'avoit plongé. Un bruit affreux, mêlé du murmure des courants, du ſifflement des gouffres, du fracas des torrents, jettoit le trouble dans mon ame; & mon imagination allarmée ſe formoit mille images effrayantes.

J'allai long-temps dans ces ténèbres;

&

& je ne ſçais combien j'avois fait de chemin, lorſqu'une foible clarté vint frapper mes yeux. Elle ne reſſembloit point à celle qui précède le lever du ſoleil ou qui ſuit ſon coucher; mais à cette lueur lugubre qu'une ville incendiée jette au loin dans l'ombre de la nuit. Je fus quelque temps ſans voir quel en étoit le principe: enfin, je me trouvai à portée du plus terrible de tous les ſpectacles.

Une vaſte embouchure me laiſſoit voir, dans une caverne immenſe, un abyſme de feu. La flamme dévorante conſumoit rapidément les matières combuſtibles, dont les voutes de l'abyſme étoient imprégnées. Une fumée épaiſſe & mêlée de feux étincellants s'élançoit au loin. De diſtance, en diſtance, les pierres calcinées tomboient par morceaux, & les métaux fondus formoient des ruiſſeaux enflammés. Quelquefois des rochers entiers, détachés du haut des voutes, donnoient iſſue à des eaux qui ſe précipitoient en bouillonnant. A peine l'eau touchoit aux matières calcinées & aux miné-

raux en fonte, qu'il ſe faiſoit les plus terribles détonations : les concavités du globe en. muguiſſoient leurs fondements ébranlés s'écrouloient : & je conçus que telle étoit la cauſe de ces tremblements de terre, qui ont déſolé tant de contrées & englouti tant de villes.

Bientôt je retombai dans la nuit ; car j'allois toujours. A chaque inſtant j'euſſe été anéanti, ſi le préfet de Giphantie n'eût veillé ſur moi. Je ne le voyois plus : mais ſes promeſſes m'étoient préſentes ; & les dangers auxquels j'avois échappé me raſſuroient ſur ceux qui me reſtoient à eſſuyer. Peu à peu je repris de la confiance, & je me tranquilliſai au point de faire quelques réflexions.

Hélas ! diſois-je, je ſuis entré par un déſert affreux dans le plus beau ſéjour du monde ; & j'en ſors par des gouffres, des abyſmes & des volcans. Le bien & le mal ſe tiennent, ſe ſuivent & ſe terminent l'un par l'autre. C'eſt ainſi que ſe ſuccèdent l'éclat du jour & les ténèbres de la nuit, les glaces

ces des hivers & les fleurs du printemps, les careſſes des zéphyrs & les fougues des tempêtes. Cependant, de cet enchaînement bizarre, ſe forme le ſpectacle enchanteur de la nature. N'en doutons point: dans l'univers, le phyſique, malgré ſes déſordres, eſt le chef-d'œuvre d'une intelligence ſans bornes; le moral, malgré ſes taches, eſt digne de l'admiration du philoſophe: & Babylone, avec tous ſes défauts, eſt la première ville du monde.

Enfin, après pluſieurs jours de ma navigation ſouterreine, je revis la lumière; je ſortis de ces voutes affreuſes; & le dernier courant où je me trouvai me depoſa ſur une plage maritime. Aucun ſouffle ne troubloit la ſérénité de l'air; la mer calme ſe paroit des rayons du ſoleil levant; &, comme une femme qui tend les bras & ſourit tendrement à un époux cheri, la terre ſembloit prendre une nouvelle vie au retour de l'aſtre dont elle tient ſa fécondité. Peu à peu mes ſens émus ſe calmèrent; je regardai autour de moi, & je me trouvai dans ma pa-

trie (Nord-oueſt) à ſix cents ſtades de Babylone, à laquelle j'adreſſe & dédie ce narré de mon voyage aventureux.

F I N.



